

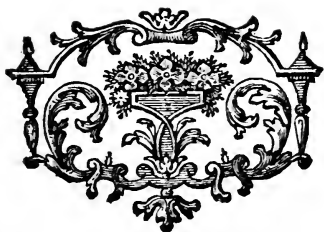




Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto



LES
ÉPOUX
RÉUNIS,
OU
LE MISSIONNAIRE
DU TEMPS.
PREMIERE PARTIE.



A EERG-OP-ZOON,
Chez PIERRE LA BOMBE, au Mortier,
M. DCC. XLIX.

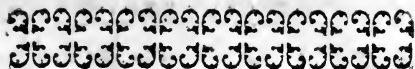


PQ

1947

.A1E6

1749



A

MADemoiselle

DE C * * *

L'AMOUR charmé de voir
soumis à son empire

Les cœurs qui méprisoient ses plaisirs
les plus doux ,

Pour conserver ses droits , les partage
avec vous :

Vénus , vainement en soupire ;

Il ose braver son courroux. . .

Tous les cœurs vont sentir les ardeurs
les plus belles ,

Désormais les plus fiers seront con-
traints d'aimer ,

I. Partie.

A

Et

2 A MADEMOISELLE DE C***.

*Et puisque c'est par vous que l'on va
s'enflâmer ,*

On ne verra plus d'infidèles. . :

Déjà tout vous devient soumis ;

Vénus a déserté Cithère ;

Vous faites triompher le Fils. . .

*Recevez les honneurs qu'on rendoit à
la Mere.*



LES



L E S

E P O U X

R É U N I S,

O U

LE MISSIONNAIRE

D U T E M P S.

*Ridendo dicere verum,
quid verat ? HORACE.*



P R E M I E R E P A R T I E.



U E L L E folie de mettre
sous les yeux du public
des aventures qui me dé-
clarent à toute la terre un
étourdi , un bourru , que la for-

A 2 tune

tune a persécuté, qui méritoit de finir sa destinée par un malheur, & qui ne parvient à cet état de tranquillité, les délices d'un honnête homme, que par un enchaînement bizarre d'infortunes, qui sembloient l'en éloigner pour toujours, & qui sont la suite de cette impétuosité, qui a toujours fait la règle de ma vie & de mes actions!..

Que m'importe ? Je veux écrire... Je ris de ma folie, quelqu'un en profitera ; je le souhaite.

Mais j'oublie qu'en écrivant je deviens Auteur, qu'en cette qualité je suis exposé à la critique... Hé ! peut-on critiquer un ouvrage ? S'il est bon, pourquoi en dire du mal ? Ne doit-on pas avoir quelque indulgence pour un homme qui nous amuse, & qui aspire à nous plaire ? Ne lui doit-on pas compte de sa bonne volonté... Si l'ouvrage est mauvais, quel sot s'amusera

muſera à le lire ſérieuſement ? . . .

Bon , me dit un ami des Auteurs , ne ſavez-vous pas que tel déclarera votre livre déteſtable , & ne ſaura pas ſeulement quel titre il porte : qu'il eſt de ces gens flâtés de leur eſprit , qui n'admettent de productions que celles qui ſortent de leur plume ? Qu'il eſt encore de ces gens qui ſont profeſſion ouverte de ne rien applaudir . . .

Il paroît une brochure nouvelle , intitulée : *Les Epoux réunis* . . . Hé ! ſi tu l'aſ lûë ? Moi ! point du tout ; mais j'en ai oui dire quelque bien . . . Hé ! moi , je te dis qu'elle eſt abominable , pitoïable , qu'on ne peut la lire ſans étouſer d'ennui . . . Quelle rage d'aſſommer un lecteur . . . Tu l'aſ donc lûë ? . . . Moi ! Dieu m'en garde , je ne m'amuſe point à ces ſotifeſ-là ; mais je répons que cette brochure ne vaut pas le Diable. Pourquoi ? El-

6 LES EPOUX

le ne vaut rien , vous dit-on , tout le monde en est las... Mais elle ne paroît que de ce matin , il n'est pas encore midi , voit-on ses amis avant cette heure ? Morbleu , j'enrage ! Je te le répète , *Les Epoux réunis* forment la plus mauvaise brochure qui ait jamais paru ; je la confie chez la beurrière dès ce moment... On se quitte , la brochure n'a pas été lûë , elle est condamnée.

M'aplaudisse qui voudra !... Je commence.

Je ne fais rien de certain sur ma naissance. Je fus trouvé dans une petite Province , à la porte d'un Vigneron , envelopé dans des langes assez propres , & couché dans un panier de jonc.

Ma naissance fit beaucoup de bruit. Tout en fait en Province.

Dieu fait quelle jubilation pour une trentaine de commeres !...

J'étois

J'étois fils de Monsieur celui-ci, de Mademoiselle celle-là ; un voisin ne manquoit pas de me donner à son voisin ; celui-ci à son tour lui rendoit le change. Chacun m'attribuoit à celui auquel il vouloit faire de la peine.

Ceux mêmes qui étoient les auteurs de ma formation, badinoient comme les autres : comme ils étoient les plus riches , on n'osoit dire tout haut ce que l'on pensoit à leur sujet. J'apartenois à tout le monde ; mais qui que ce soit ne s'informoit qui me donneroit la subsistance.

Je fus entretenu aux dépens du Seigneur de la Paroisse.

Quelque chose de nouveau changea les conversations : je cessai d'être cité , le néant devint mon partage.

Je fus confiné dans un Fauxbourg , chez une bonne femme
qui

8 LES EPOUX

qui n'avoit qu'une fille à peu près de mon âge.

Ma Nourrice m'apelloit son fils, & sembloit m'avoir adopté. J'avois à peine cinq ans qu'elle me fit apprendre à lire & à écrire. Je m'en aquitois assez bien.

La Police savoit seule quels étoient mes véritables parens.

Je commençois mon troisième lustre , le Lieutenant de Police me manda un jour , & me tint ce discours.

C'étoit un fort honnête homme , & des plus galants de son siècle. Il pouvoit bien avoir eû quelque part à ma composition , pour un tiers ; pour un quart : qu'importe ; il m'aimoit.

» Dujonc , me dit-il , tu me pa-
 » rois avoir des sentimens & de la
 » disposition ; quel état flâteroit le
 » plus tes desirs «. Moi , Mon-
 sieur , lui répondis-je , avec un pe-
 tit

tit air mutin , qui lui fit plaisir ; ma
 foi je ferai tout ce qu'il vous plai-
 ra ; mais l'état qui me convienne
 le mieux , je pense que c'est le Ser-
 vice ; mon cœur se refuse à tous
 les empois qui semblent atachés à
 ma misère... » J'aime à te voir du
 » cœur , reprit l'Officier ; le sang
 » ne dément jamais sa source ; tu
 » apartiens à des personnes que
 » leur rang élève au-dessus de
 » leurs concitoïens ; ta presence
 » les blesse ; fuis , mon ami , fuis
 » une patrie qui ne peut t'offrir
 » qu'une vie misérable ; n'atens
 » pas un état de ceux auxquels tu
 » dois la naissance : voilà cinq
 » louis qu'ils m'ont donnés pour
 » t'éloigner ; j'en ajoute un , pars.
 » Puisse le Ciel te procurer dans
 » les bras de la gloire , un bon-
 » heur que tu ne trouveras jamais
 » dans ta patrie. Aussi-tôt que tu
 » seras arrivé à Paris , tu porteras
 » cette

» cette Lettre à son adresse , con-
 » tinua-t'il en me remettant un
 » paquet cacheté , & tu me don-
 » neras de tes nouvelles.

J'embrassai le Magistrat du meilleur de mon cœur ; je l'accablai de remerciemens , & je partis dès le jour même , transporté de joie , laissant ma Nourrice baignée dans ses larmes , & après avoir glissé dans sa poche deux louis des six que m'avoit donné le Magistrat.

J'étois d'une taille & d'une physionomie assez avantageuses , mes manières même annonçoient quelque éducation.

Je n'avois jamais vû Paris : on m'en avoit fait en Province une idée singulière. J'arrivai dans cette Capitale , & je n'y trouvai rien d'extraordinaire. Je ne fus point dépaîsé , rien ne me surprit.

Le hazard me conduisit dans la rue où demeuroit la personne à laquelle

quelle je devois remettre ce paquet , dont m'avoit chargé l'Officier de Police du lieu de ma naissance ; je demandai sa demeure , une vieille douairière m'y conduisit officieusement.

M. le Barois me reçut avec cet air ouvert , afable , si naturel à un homme dont la probité fait le caractère , la générosité , le tempéramment.

En quelle qualité veux-tu servir le Roi, me dit-il avec amitié ? Il n'importe , Monsieur , en quelle qualité que ce soit je ferai mon devoir ; je mériterai l'honneur de votre protection... Il parut satisfait de ma réponse ; il me retint à dîner , & me fit préparer une chambre en son Hôtel. Il sortit.

Un laquais me conduisit dans un appartement fort agréable.....
Quelle différence !... Que mon
fort

fort changeoit !... Pouvois-je m'attendre aux malheurs qui ont ourdi mes jours , lorsque la fortune sembloit vouloir m'adopter !.... Aveugle Déesse !... Ne feras-tu jamais que des malheureux !...

Je passai quelques jours à visiter Paris ; rien ne me manquoit ; M. le Barrois m'avoit fait present d'un habit fort propre ; je portois l'épée ; j'étois admis dans toutes les compagnies qui se trouvoient chez lui ; je passois pour le fils d'un Gentilhomme de Province de ses amis.

Cependant je n'avois pas d'état assuré ; je m'ennuiois d'être toujours dans la dépendance ; & quoique mon Protecteur eût mille bontés pour moi , & qu'il parût charmé de m'avoir chez lui , je sentoís bien qu'y rester plus long-tems sans solliciter un emploi , c'étoit me mettre dans le cas de ne rien faire

faire du tout , & de devenir incommode.

Je n'avois d'amis à Paris que M. le Barrois , & ceux que je voïois chez lui : il falloit se résoudre à prier mon protecteur de me trouver un Capitaine ; j'aurois bien souhaité ne pas servir comme simple soldat. Au moment que je m'y atendois le moins , M. le Barrois entra dans ma chambre , & m'apporta des Lettres de Lieutenant dans un Régiment de Dragons... Quoi ! Monsieur , c'est vous qui me placez aussi avantageusement , m'écriai-je en tombant à ses genoux !... Hé ! comment pourrai-je acquitter un service aussi grand !... Quelle reconnoissance !..

Tu apartiens au meilleur de mes amis , me dit M. le Barrois , tu me paroïs en état de faire honneur à ceux qui prennent soin de ton avancement ; sois sage , mon

I. Partie

B

ami,

ami , ne démens pas ce que j'ai dit de toi : tu passeras pour le fils d'un Gentilhomme de Province ; ton nom sera le *Chevalier de Barson*. Sois attentif à tes devoirs , je prendrai soin de ta fortune....

Il n'en dit pas davantage , il sortit sans me donner le tems de le remercier.

Je fus revêtu de l'uniforme ; M. le Barrois me conduisit chez nos Officiers supérieurs , qui me firent un accueil très-favorable ; enfin , je fus obligé de rejoindre le Régiment.

M. le Barrois fournissoit à tout. Je faisois autant de dépense que si j'avois été son propre fils... Je ne fais si quelqu'un lui en a tenu compte , je suis encore à lui donner des preuves effectives de ma reconnoissance : j'ai toujours eu besoin de lui ; jamais je n'ai pu atteindre à lui rendre le moindre ser vice ;

service ; je me sacrifierois tout entier pour lui.

J'ai fait quelques campagnes , & j'étois à ma troisième , lorsque M. le Barrois m'a fait présent d'une Compagnie de Dragons dont il avoit obtenu l'agrément.

Tant de générosité m'enchantoit. La fortune flâtoit mes desirs ; j'entretenois toujours un commerce d'amitié & de lettres avec le Lieutenant de Police du lieu de ma naissance ; j'en reçus un jour une lettre assez singulière. Lecteur ferez - vous fâché que je vous en fasse part ? Ce Magistrat a toujours passé pour un homme d'esprit ; vous en jugerez.

» Tu vois , mon bon ami , que
 » je ne t'oublie pas. Je n'ai re-
 » çu ta lettre que par la poste der-
 » nière ; celle-ci te rendra ma ré-
 » ponse. Je serai plus, je te dirai des
 » nouvelles. . . Bon , me diras-tu ,

16 LES EPOUX

» envoyer des nouvelles à Paris ;
 » vous n'y pensez pas , mon cher
 » Monsieur : hé ! que peut produire la Province d'assez intéressant
 » pour être écrit dans ce païs ? ..
 » Je ne badine point ; je t'appren-
 » drai une nouvelle très-sûre , &
 » dont tu riras.

» Peut-être penses-tu qu'au fond de la
 » Bourgogne

» Au seul fils de Semele on dresse des
 » Autels ;

» Non , il est d'autres immortels

» Qu'on fête autant que cet yvrogne.

» L'Amour dans nos païs a fixé son sé-
 » jour ,

» Son carquois à la main il y tient son
 » empire ,

» Et l'on voit les cœurs qu'il attire ,

» Enchantés de grossir sa Cour.

» Heureux climat , où ce Dieu fa-
 » vorable

» Ne fait sentir que ses douceurs ,

» Où

» Où d'une Maîtresse intraitable
 » On n'éprouve point les rigueurs:
 » Sur la foi des plaisirs qu'on a lieu
 » d'en attendre ,
 » On se livre à tous ses attraits ;
 » Et ceux que contre lui l'âge pourroit
 » défendre ,
 » Non moins charmés , courent se
 » rendre ,
 » Et vont même s'offrir au-devant de
 » ses traits.

» Un Magistrat respectable, après
 » avoir passé soixante & sept ans
 » avec une femme qui lui laisse
 » une postérité de cent quatorze
 » enfans , tous vivans , est sur le
 » point de se remarier.

» Sans doute tu croiras qu'une jeune
 » beauté ,
 » Victime de parens que presse l'indi-
 » gence ,
 » Achete l'opulence ,
 » Au prix de ses plaisirs & de sa liberté.

B 3 » Ja

- » Ja tu la plains , je gage ,
- » Et lui conseille sagement ,
- » De jouir avec quelque amant ,
- » Des biens dont son Vulcain ne pour-
- » ra faire usage
- » Qu'une fois par an seulement.
- » Dans ce siècle de fer on voit pres-
- » qu'à toute heure
- » Que fillette à vieillard demeure :
- » C'est le bien qu'on cherche. Avez-
- » vous des écus ?
- » On ne demande rien de plus ;
- » Mais aussi l'Amour qu'on outra-
- » ge ,
- » Se vange bien de ce mépris :
- » Sans le consulter on engage
- » Jeunes tendrons avec de vieux ri-
- » gris.
- » Lui , sans respecter ces maris ,
- » Usant du droit de représailles ,
- » Bien-tôt après les épousailles ,
- » Du bonnet de Vulcain couvre leurs
- » cheveux gris.

» Je

» Je t'assûre que ce malheur
 » n'est pas à craindre pour cette
 » fois. Le Magistrat se remarie par
 » un principe de conscience, pour
 » obéir à son Confesseur, mécon-
 » tent de ce qu'il s'étoit effaïé sur
 » une jeune servante qui vient en-
 » core d'augmenter sa postérité.

» Pour expier ce péché, le Pé-
 » nitent épouse Mlle. de M***. Tu
 » fais qu'elle a soixante & dix ans
 » bien comptés, qu'elle est asma-
 » tique depuis trente-cinq ans, pu-
 » celle, s'il en fût jamais; qui plus
 » est, la belle est dévote. Fî donc,
 » répons-tu, devoit-elle attendre
 » à faire une sotise? Hé! n'est-il
 » pas ordinaire de voir des vieil-
 » lards radoter? Où est donc le
 » plaisant de cette histoire?... Le
 » voici.

» C'est que notre époux à cet âge,
 » Prétend dans les transports de sa
 » douce amitié,

» Faire

» Faire éprouver à sa tendre moitié
 » Tous les plaisirs du mariage :
 » Et que la dévote à son tour ,
 » Espère que cette himenée
 » Pourra produire chaque année
 » De dignes fruits de leur amour.

» J'ai assisté au contrat de ma-
 » riage , rédigé par un des plus ha-
 » biles Notaires de la Province ;
 » il y a une-clause en faveur des
 » enfans qui naîtront du futur ma-
 » riage.

» S'il y a quelque chose de nou-
 » veau je t'en ferai part à la pre-
 » mière poste. Ta nourrice se
 » porte bien , elle pleure toutes
 » les fois qu'elle parle de toi ; je
 » la protégerai toujours ; sois sa-
 » ge , ménage ta fortune , & com-
 » pte sur moi , qui serai toujours le
 » meilleur de tes amis « .

Cependant nous étions en quar-
 tier

tier-d'hyver ; j'étois venu passer quelques mois à Paris chez M. le Barrois.

Je faisois dans le monde une figure assez brillante ; ma dépense étoit celle d'un homme de condition ; je la soutenois noblement.

Je sortois un jour de Notre-Dame, où j'avois entendu la Messe ; un de ces hommes , dont le métier est de donner de l'eau-bénite , & qui se trouvent à Paris dans toutes les Eglises , en me présentant le goupillon , me fit entrevoir une lettre qu'il me fit signe de prendre. Je ne me fis pas prier , je saisis le poulet , & je sortis après avoir récompensé largement le porteur.

La curiosité est naturelle à la jeunesse ; je ne fus pas plutôt hors de l'Eglise , que j'ouvre le billet. Lisons-le ensemble , lecteur.

» On vous aime , Monsieur ,
 » & on seroit charmé de vous con-
 » noître

» nôtre particulièrement. Ne re-
 » fûlez pas un moment à une per-
 » sonne qui sent pour vous un
 » penchant qu'elle n'a pas la for-
 » ce de surmonter ; on se trouve-
 » ra à six heures dans l'Eglise dont
 » vous sortez : on ne veut que vo-
 » tre bien «.

Je revins sur mes pas , & m'a-
 dressant au donneur d'eau - bēni-
 te , je lui demandai qui lui avoit
 remis le billet , & si on pouvoit
 conter sur le rendez - vous. Au-
 tant que l'on peut conter sur vo-
 tre parole , me dit le bon - hom-
 me ; ce n'est pas d'aujourd'hui que
 j'ai l'honneur de vous remarquer...
 Je mourrai bien-tôt , ou je ferai
 votre fortune... Mais , repris-je ,
 ne peut - on sçavoir quelle est la
 personne qui t'a remis ce billet ?
 Ne la connois - tu pas ?... Com-
 mandez à votre curiosité , répon-
 dit-il , soiez discret , & me lais-
 ez

sez conduire cette affaire.....

Il me fut impossible d'en tirer autre chose : je sortis de l'Eglise assez inquiet sur la qualité de la personne & sur son mérite ; un quelque chose remuoit mon ame , & sembloit me présager que le rendez-vous deviendrait plus sérieux que je ne pouvois l'imaginer...

Un de mes amis que je rencontrai dans la rue Saint Christophe s'empara de moi , & m'emmena chez lui , où des plaisirs multipliés par la table & le jeu , me conduisirent , sans que je m'en aperçusse , jusqu'à six heures du soir.

Une pendule m'annonça qu'il étoit tems de partir. J'avois commencé un médiateur , & je faisois la partie de trois Dames des plus aimables ; mais j'avois donné ma parole ; je priai mon ami de prendre mon jeu , & je quit-
tai

taï sous le prétexte d'une affaire qui me permettoit de revenir à l'instant.

Je me rendis à Notre-Dame, & j'avois à peine adressé une courte prière, que j'aperçus une personne d'une taille ravissante, & dont le visage étoit couvert d'un voile valle & épais... Un mouvement involontaire alloit me précipiter à ses genoux, mais cette personne me retenant ; ce lieu, me dit-elle, n'est point destiné pour un entretien tel que celui que je dois avoir avec vous : éloignons-nous vers la porte ; je suis seule, l'endroit sera plus décent.

Je suivis ses pas ; mon cœur se mit de la partie ; je le sentis s'intéresser pour l'inconnue ; son accent de voix doux & flâteur le perceoit d'un trait inévitable ; nous parvînmes près la porte qui donne dans le Parvis, du côté de l'Arche-

chevêché , & la belle inconnuë
me tint ce discours.

» Une démarche comme celle
» que je hazarde , Monsieur , vous
» donnera de moi une idée dé-
» savantageuse ; vous vous trom-
» perez dans votre jugement , l'a-
» mour ne détruit pas la vertu ,
» sur-tout quand il a pour princi-
» pe le mérite de la personne ai-
» mée , & l'aveu de ceux desquels
» on dépend. Je ne devrois , sans
» doute , point vous dire quels
» sont les sentimens de mon ame ;
» la pudeur naturelle à notre sexe
» semble s'oposer à cet aveu de
» ma foiblesse. . . N'est-ce pas vous
» en dire assez ? . .

J'étois transporté , & sur le
point de lui dire que je l'adorois...
Ce voile qui me cachoit sa beau-
té , me déplaisoit ; seroit-elle lai-
de ?.. Mon cœur m'entraînoit vers
l'inconnuë ; un feu secret brûloit

mes veines ; l'agitation étoit peinte dans toute ma personne ; mes yeux lançoient à l'inconnuë des traits plus expressifs que tout ce que j'aurois pû lui dire. Elle paroissoit dans un trouble égal au mien ; quelques soupirs échapés , une attitude honteuse & distraite sembloient me permettre quelque témérité.

Je priai l'inconnuë de ne pas me priver plus long-tems du bonheur de voir ses charmes ; elle ne me répondit rien ; je la pressai... Que voulez-vous de moi , me dit-elle languissamment , & comme revenant d'une profonde rêverie ; dois-je me faire connoître auparavant que d'être sûre de votre cœur ?... Hé ! peut-on vous le refuser ce cœur que vous sçavez ravir , lui répliquai-je avec vivacité ?... En est-on le maître ?... Il vole sur vos pas...

» Ce

» Ce langage est naturel à un
 » homme aussi poli que vous êtes ,
 » reprit l'invisible Déesse , en affectant
 » tant une noble fierté , je ne suis
 » pas la dupe de tant d'éloquence ;
 » pouvez-vous être épris d'une
 » beauté que vous n'avez pas
 » encore vûë ? Pouvez-vous m'aimer ?
 » Vous ne me connoissez
 » pas encore. Laissez à la vertu
 » à cimenter l'amour que vous
 » voulez prendre pour moi ; conservez-moi
 » votre cœur ; je ne vous demande rien
 » autre chose pour le présent : il viendra un
 » tems où je pourrai quitter ce
 » voile qui me dérobe à vos yeux.
 » Il s'agit à présent de sçavoir qui
 » vous êtes , à qui vous appartenez , & le
 » rang que vous occupez à la guerre ; le bien
 » ne doit pas vous embarrasser , on cherche la
 » vertu « .

Je nommai tous mes amis à la

belle inconnuë ; & nous nous quit-
tâmes assez contents l'un de l'autre. Une chose me choquoit , ce
voile maudit qui me cachoit un
visage que je brûlois de voir...
Elle est adorable ? .. Sa taille ma-
jestueuse , son esprit , ces graces
ravissantes répanduës sur toute sa
personne , me répondent que son
invisible physionomie est un chef-
d'œuvre de la nature... Elle veut
me surprendre agréablement...

Je vins rejoindre la compagnie
que j'avois quittée. Tu as été long-
tems , me dit mon ami , & cela
n'est pas honnête de quitter ainsi
d'aimables Dames... Silence , lui
répondis-je , en reprenant mon
jeu , on ne cause point avec les
joueurs... Il sent bien qu'il a tort ,
dit une Dame qui étoit vis-à-vis
de moi... En vérité , Monsieur le
Chevalier , continua-t'elle , en
m'adressant la parole , vous êtes
un

un maussade de nous avoir privées de votre compagnie ; nous valons bien celle que vous avez été voir...

Sans difficulté , Madame , lui répondis-je , & je vous préférerois à tout le monde , mais il est de ces affaires que l'on ne peut différer ; je vous demande mille pardons de mon impolitesse ; elle étoit nécessaire. Fort bien , reprit-elle , excusez-vous sur la nécessité ; je n'en suis pas la dupe ; je me trompe fort, où vous avez été à un... achevez , Madame , repris-je en rougissant , un rendez-vous n'a rien qui m'effarouche ; j'en fais... Prenez garde à votre jeu , me dit la Dame , médiateur en favorite.... Nous jouâmes toute la soirée ; on se querella , on se fâcha , & on se retira tout aussi bons amis qu'auparavant.

Je revins souper chez M. le Barrois , qui ne m'aperçut pas plutôt ,

que me tirant à part , Barfon , me dit-il , j'ai écrit beaucoup de mal de toi aujourd'hui. . . Vous , Monsieur , lui répondis-je en riant , je gagerois le contraire... Je ne sçais , continua-t'il en m'interrompant , mais il est venu il n'y a pas une demi-heure un laquais qui m'a rendu une lettre anonyme... Tiens, la voilà...

» Pardonnez, Monsieur, la liberté que je prends, sans avoir l'honneur d'être connuë de vous , de m'adresser à vous au sujet d'un Chevalier fort aimable qui se fait appeller M. de Barfon ; ne pourriez-vous pas m'assurer sa naissance, sa conduite ? Il m'a dit être Capitaine de Dragons , & vous appartenir ; je le crois honnête homme , mais je voudrois des preuves de sa sincérité, & j'en rapporte à vous. On veut faire sa
» for-

» fortune... Cette occasion ne se-
 » ra peut-être pas la seule qui me
 » favorisera du plaisir de me dire
 » avec estime & respect,

M O N S I E U R ,

*Votre très-humble , & très-
 obéissante Servante.*

Je rougis deux ou trois fois pendant cette lecture : j'y reconnois-
 fois ma belle invisible. M. le Bar-
 rois s'en aperçut; il ne faut pas rou-
 gir pour cela , me dit-il en riant ;
 va, mon ami, quand j'étois jeune...
 Mais , dis-moi , connois-tu cette
 Dame, & devines-tu pourquoi el-
 le m'écrit ?... Je répondis à M. le
 Barrois que je n'oublierois rien
 pour la connoître, & que je ne fe-
 rois jamais rien sans son avis.. Il fal-
 lut quitter le particulier, & se met-
 tre à table ; la conversation devint
 générale ; il y avoit dix ou douze
 per-

personnes à souper , & il se trouva que toutes avoient reçu une lettre à peu près semblable à celle de M. le Barrois.

Je me retirai ; il étoit minuit , & je dormis fort tranquillement, dans la douce persuasion que ma Déesse étoit une Demoiselle qui cherchoit un établissement , & qui en vouloit à ma liberté, flâté intérieurement de cette conquête, & dressant de grands projets.

Voilà la jeunesse, tout la séduit , tout l'enchanté, un abord gracieux, une politesse ; la nouveauté lui plaît, l'occupe , rend sa vie agréable en la diversifiant, le cœur s'engage & demeure captif.

Je fus éveillé avant dix heures du matin par mon valet de chambre , qui m'annonça un laquais porteur de cette lettre.

» Je suis contente de vous ,
» Mon-

» Monsieur , & de votre sincérité ;
 » je serai visible à midi : mon la-
 » quais vous dira ma demeure ; je
 » vous atens.

D E S T E. S A L V E.

La joie se répandit dans mon
 ame à cette lecture ; je me levai
 promptement, & j'écrivis ces mots,
 que je remis au laquais de Mlle. de
 Ste. Salve.

» J'atens, Mademoiselle , avec
 » une ardeur que je ne puis expri-
 » mer , le bonheur de vous voir ;
 » je vous envoie mon cœur, ne re-
 » fusez pas cet hommage qui vous
 » est dû ; j'aurai l'honneur de rati-
 » fier à vos genoux le don que je
 » vous en fais , en vous assurant
 » que rien ne pourra changer les
 » sentimens d'amour & de respect
 » avec lesquels je suis , & serai
 » jusqu'à mon dernier soupir ,

LE CHEVALIER DE BARSON.

Je

Je me mis à ma toilette , & je conjurai l'art d'ajouter à ma figure cet agrément , cet air de galanterie , qui fait presque toujours son éfet.

Il n'étoit pas midi; je me rendis chez Mlle. de Ste. Salve. La première chose qui s'offrit à mes yeux ce fut le donneur d'eau-bénite... Que fais-tu donc ici ?.. Peut-on voir Mademoiselle , lui demandai-je ? Montez au premier , me dit le bon-homme , je suis à vous dans un instant.

Je ne compris pas d'abord ce qu'il prétendoit par ces derniers mots ; je monte par un escalier magnifique , je frappe , un laquais ouvre , & m'introduit dans l'appartement... Que de beautés frappent ma vûe !... Mes sens restèrent suspendus , ma voix expira sur mes lèvres , mon cœur pénétré d'admiration me laissoit à peine la faculté de

de respirer.. Mes yeux restoient atachés sur l'adorable objet qui les avoit enchantés...

Aprochez , Monsieur , me dit l'adorable Ste. Salve , qui s'aperçut de ma surprise ; prenez un siège , & que j'aie la satisfaction de devoir cette visite plus à votre cœur qu'à votre politesse. . . Mais , à propos de cœur , vous m'avez envoié le votre ce matin , voudriez-vous le reprendre ! ..

J'étois revenu de ma première surprise ; je ne me lassois point d'admirer Mlle. de Ste. Salve ; mes avides regards alloient parcourir ses beautés jusques dans les endroits les plus cachés ; mais enfin je pouvois parler.

Consentiriez-vous à m'en le rendre ce cœur dû à vos charmes , lui répondis-je en tombant à ses genoux ; je vous offre des vœux ardens , un amour éternel... Prononcez ,

cez , Mademoiselle , prononcez l'arrêt de mon bonheur , ou de ma mort...

Il faut , me dit la belle Mlle. de Ste. Salve , que le devoir s'unisse à notre inclination ; mon cœur ne peut être à vous que mon pere n'autorise le don que je vous en fais... Il entre, continua-t'elle , en me montrant un vieillard galonné qui ouvroit la porte ; il répondra pour moi...

Que devins-je !... Quelles pensées remplirent mon ame !... Quels tremblements soudains agitèrent mes sens étonnés !... Le pere de Mlle. de Ste. Salve , un donneur d'eau-benite !... Quoi ! c'est toi !... Je m'égare !... Mes yeux me trompent... Je ne pus en dire davantage.

Vous me paroissez surpris , me dit le vieillard tremblotant ; vous n'auriez jamais soupçonné le donneur

neur d'eau-bénite de Notre-Dame, d'avoir une Demoiselle de Ste. Salve, & d'être logé en damas... Reconnoissez-moi, M. le Chevalier, oubliez ce que j'ai été, en faveur de ce que je vais être... Je vous ai déjà dit que je me sentoie beaucoup d'inclination pour vous; je ne suis pas Gentilhomme, mais ne peut-on pas le devenir?... Vous voiez ma fille; vous plaît-elle? Je vous la donne avec cent mille écus en argent comptant, que je vais déposer en votre présence chez un Notaire; j'endosse une Charge de Secrétaire du Roi; je mets sur pied un fort bon équipage; en changeant de quartier il ne sera pas difficile de dérober au Public le donneur d'eau-benite, pour ne laisser voir qu'un Financier déjà noble, puisqu'il est riche.

Je tombois d'un étonnement dans un autre, & j'étois sur le point

I. Partie.

D — de

de me croire au Roïaume des Fées... A un donneur d'eau-bénite cent mille écus... Mademoiselle de Ste. Salve fille d'un homme agréable, Ministre de toutes les parties secretes des Amans.... Cela ne se peut... Je regardois la fille, mon cœur épris oublioit le pere; un moment de réflexion ramenoit à mon esprit le donneur d'eau-bénite; je frémissois de descendre si bas; j'oublois la fille... Que dis-je!... Etois-je le maître de l'oublier? Un moment victorieux me précipita à ses genoux... Vous triomphez, adorable objet de mes vœux, vous triomphez, lui dis-je en levant sur elle des yeux où l'amour se baignoit de larmes; & l'état de votre pere ne sçauroit vous ravir un cœur que vous méritez, & qui ne peut être qu'à vous...

Votre procédé est digne de mon estime, me dit Mlle. de Ste. Salve;
mon

mon cœur suit ma main, jouïſſez de l'un & de l'autre ; ſi je n'ai pû vous refuſer de la tendreſſe avant de vous connoître , que ne ferai-je pas lorsque votre vertu m'aſſûre de mon bonheur.

Cependant le bon-homme qui étoit ſorti rentra avec deux laquais chargés , & réalifa à mes yeux plus de cinq cens mille livres en or ; il en tira les cent mille écus qu'il m'avoit promis : venez , me dit-il, Monſieur, ſoïez témoin de la droiture de mon cœur , & de la ſincérité de mes promeſſes ; en même-tems il m'arracha des genoux de ſa fille , & me prenant par la main , nous montâmes dans un caroſſe qui nous conduiſit chez un Notaire , où l'argent fut dépoſé , moi préſent ; nous revinmes chez lui dîner & partager nos plaiſirs avec mon adorable maîtreſſe.

Je paſſai la journée avec Mlle.

D 2 de

de Ste. Salve, il étoit nuit. Je ne pouvois concevoir cette volubilité qui ravit les momens à nos desirs... Que le tems est court, pour qui en jouït agréablement !..

Il fallut se retirer, M. le Barrois auroit été inquiet, & je n'osois manquer à son souper; Madame m'y attendoit tous les soirs, nous finissions la journée par une partie de Quadrille.

Le carosse de Mlle. de Ste. Salve me conduisit chez moi; cette aimable fille ne voulut pas me quitter qu'elle ne m'eût fait accepter une montre d'or à répétition, dans la boîte de laquelle étoit son portrait; elle me donna aussi une tabatière superbe, qui renfermoit son portrait d'un côté, & deux amours entrelassés de l'autre.

Je parus chez M. le Barrois avec cet air de gaieté que produit la satisfaction de l'ame. On m'en fit com-

compliment ; la peine naît du sein des plaisirs , dit une Dame fort aimable , comme par distraction : à toi , Chevalier , me dit M. le Barrois en riant ; fais attention à ce que Madame vient de dire. . . Mais ce sont tes affaires. On se mit à table , la diversité des mets fournit une conversation galante des plus agréables ; le vin de Champagne y fut versé avec abondance , on rit beaucoup ; il fut bu à mes inclinations ; M. le Barrois parla de la Dame qui lui avoit écrit la veille , comme d'une conquête assurée ; mon cœur me trahit , je n'eus pas la force d'éloigner les idées que faisoit naître mon bienfaiteur ; on me railla. . . Indiscrete jeunesse ! Je découvris mon amour ; je fis plus , je montrai le portrait & les présens. Il est de bon goût , dit M. le Barrois. Je t'en félicite , continua-t'il en m'adressant la parole ,

fais ta cour à cette beauté , elle mérite tous tes vœux... Pour moi je ne trouve pas mauvais que les jeunes gens se réjouissent ; c'est la saison... Les Dames approuvèrent mon choix , cette confiance ajouta aux plaisirs ; Mlle. de Ste. Salve fut célébrée à coups de verre , & chacun se retira bien conditionné.

Il étoit jour ; M. le Barrois déjà revenu de la Ville , envoïa un laquais m'avertir qu'il étoit tems de me lever , parce que nous devions aller dîner chez un ami.

Je me levai promptement , & je courus en robe - de - Chambre pour lui souhaiter le bon jour. Je n'y manquois pas tous les matins. Il me reçût avec son amitié ordinaire ; je lui parlai de ma maîtresse ; je lui racontai tout ce qui m'avoit procuré sa connoissance ; mais je me donnai bien de garde
de

de lui faire part de sa naissance.

Les hommes sont tous dominés par des préjugés que l'on ne surmonte pas aisément. L'éducation forme les préjugés ; tout dépend des principes.

Il me répondit qu'un tel établissement étoit une fortune ; que cependant je devois regarder autant les mœurs & le caractère , que le bien. L'éclat des richesses éblouit , & met ceux qui les possèdent dans un point de vûë qui leur est toujours favorable. Les biens sont nécessaires dans l'état présent de nos affaires , me dit-il ; mais leur brillant ne doit pas nous fermer les yeux sur les défauts de la personne qui s'offre pour être notre compagne ; un mariage doit être la suite d'une mûre réflexion ; c'est la douceur d'une femme , sa vertu , & non son bien , qui nous rendent heureux. Je te parle en
ami ;

ami ; j'ai peu de bien , mais je n'ai pas d'enfans ; je te laisserai toujours de quoi vivre avec honneur ; ne contracte donc pas un engagement que ton cœur ne soit en état de suivre ta main ; que cet engagement ne te conduise à un état honnête & tranquille.

Ma langue fit un effort pour témoigner toute la vivacité de ma reconnoissance à cet ami généreux. Une personne qui fut annoncée rompit notre entretien. Fais-toi habiller, me dit M. le Barrois, nous sortirons ensemble dans une demi-heure, & tu me conduiras chez ta future avant dîner.

Je dépêchai ma toilette, nous montâmes en carrosse, M. le Barrois & moi, & en un instant nous nous trouvâmes en présence de ma chère maîtresse...

Tout fut réglé à mon avantage ; M. le Barrois fut très-content de
 tMlle,

Mlle. de Ste. Salve, & à quelques jours de-là je devins le possesseur de la plus aimable de toutes les femmes, & d'un bien très-considérable.

Qu'une femme jolie & spirituelle procure de délices; mon ame en étoit remplie, elle baignoit dans la volupté. Les jours disparoissoient avec une vivacité étonnante; les nuits étoient plus rapides encore; mon cœur étoit l'essence des plaisirs & de la délicatesse, chaque jour les multiplioit.

J'avois oublié totalement que ma femme étoit la fille d'un donneur d'eau - bénite; je l'adorois, son amour répondoit au mien; la délicatesse de mon cœur ne reprochoit rien à mes plaisirs; mon épouse étoit le mérite même...

Je n'ai jamais été l'esclave de ce phantôme de noblesse que l'on fait consister dans l'énumération
d'une

d'une longue suite d'aïeux. La noblesse du sang donne-t'elle la vertu?... L'homme vertueux est pour moi l'homme noble. Une femme qui joint à une fortune honnête de la douceur, de la modestie, de la sagesse, une ame droite, sincère, généreuse, est pour moi la noblesse même.

Que je vivois heureux, tout sembloit m'assurer un bonheur aussi long que la vie, lorsque par une affreuse jalousie je me suis plongé moi-même dans un abîme de douleur & d'amertume.... Aveugle caprice, cruelle destinée!

Mon épouse sortoit peu, la lecture, son ménage étoient son unique occupation; me plaire étoit son but... Devois-je la rendre malheureuse?..

Je n'étois pas exempt des défauts de mon âge; d'un tempérament vif & bouillant, la première
idée

idée qui se glissoit dans mon esprit, faisoit la règle de ma conduite.

Je devois tout à M. le Barrois, lui seul m'avoit tiré du néant, lui seul m'avoit fait ce que j'étois ; je me serois sacrifié pour lui. Toutes ses bontés, son amitié pour moi, son âge, n'ont pû garantir mon esprit ; la sombre jalousie a versé dans mon ame son barbare poison. Abominable, ingrat, emporté, étourdi, cruel, perfide, ma noire humeur a trouvé dans l'attachement de mon protecteur, dans son amitié même, un trait pour le fraper ; je m'en suis vû la funeste victime... J'ai fait un crime à mon épouse des visites de M. le Barrois ; il étoit son ami, parce qu'il étoit le mien ; il étoit le dépositaire de ses secrets, mon épouse étoit chez lui, ou il étoit chez moi : ces visites m'ont paru suspec-

pectes ; j'ai crû voir mon deshonneur dans les innocentes caresses d'un ami sexagénaire , auquel je devois la vie , & quelque chose de plus... Fatale chimère !... Le peu de soin que je prenois de vaincre une erreur aussi déraisonnable , l'augmenta , & me réduisit bien-tôt à une situation qui découvrit tous les mouvemens de mon ame ; mon cœur étoit la proie de la jalousie qui me dévorait. J'étois odieux à moi-même , je me fuïois : hélas , je me trouvois par tout... Mon épouse connut le trouble de mon ame à l'agitation de mes yeux. Qu'avez-vous , cher ami , me dit-elle un jour en m'embrassant tendrement , quel nuage couvre la sérénité de votre visage ; pourquoi cette humeur sombre , cet air triste & rêveur ?... Pourquoi me cacher le sujet de vos chagrins ?... Quoi ! ne m'aimez-vous plus ?...

Des

Des paroles dures & piquantes furent toute la réponse que je donnai à des caresses, qui huit jours auparavant, faisoient mes plus chères délices.

Mon épouse se désoloit, & versoit des larmes : elle engagea M. le Barrois à me demander le sujet de ma tristesse : il me reprocha que je n'en agissois pas avec lui comme il avoit lieu de l'espérer : quoi ! me dit-il, Chevalier, tu me cache les sentimens de ton cœur ? As-tu donc oublié que je t'aime autant que si tu étois mon fils ?.. Pourquoi cette humeur noire qui chagrine ton épouse ?.. Devois-tu l'épouser pour la rendre malheureuse ?.. Elle est si aimable !.. Nouvelle preuve de mon deshonneur. Il trouve ma femme aimable... Ha ! le traître. Il l'adore... Chevalier, continuoit M. le Barrois, tu garde le silence avec moi ; tu refuses de me

découvrir tes chagrins ; je ne te le demande que par amitié pour toi... ou par amour pour ma femme... & je le quittai.

J'allai promener mon chagrin, & je ne revins que le soir ; il étoit neuf heures ; je demandai en entrant qui étoit en haut ; on me répondit que Madame étoit seule avec M. le Barrois... Avec M. le Barrois !... Hé , quoi ! seule avec lui !... Je monte doucement, méditant un projet qu'une funeste destinée a conduit , & qui me fait encore frémir d'horreur ; je me glisse dans mon appartement , d'où il m'étoit facile d'entendre tout ce qui se disoit dans celui de ma femme. Voici ce que j'entendis.

» Je ne connois plus ton mari ,
» disoit M. le Barrois, il devient insupportable, & il faut que j'aie autant de bonté que j'en ai pour souffrir ses manières.. Je te plains,
ma

» ma chère fille; mais il est ton ma-
 » ri, & je lui passe ses incartades...
 » Chacun a ses défauts, reprenoit
 » Madame de Barson, nous de-
 » vons nous les pardonner mutuel-
 » lement... Vous le dirai-je, pé-
 » tit papa, je le crois jaloux... Hé!
 » de qui, Madame... De vous,
 » où je me trompe fort... De moi!
 » ho, cela n'est pas possible. Par-
 » bleu, je ne l'aurois jamais crû...
 » Le pauvre garçon, il perd la cer-
 » velle; je rends justice à ta vertu,
 » je reconnois ta beauté, jé t'aime,
 » ma chère enfant, & de tout mon
 » cœur... « A ce mot, transpor-
 » té de rage, je fors de mon aparte-
 » ment l'épée à la main... Tu l'ai-
 » mes, barbare... Jouis du fruit de
 » ton amour, & vois mon deshon-
 » neur lavé dans son sang... Je plon-
 » ge mon épée dans le sein de mon
 » épouse, & je la laisse expirante
 » dans les bras de M. le Barrois, que

mon emportement avoit mis dans un état aprochant du néant. . .

*Le remords suit de près le crime ;
Il naît de ses exhalaisons. . .*

J'errai long-tems dans Paris ; je croïois voir toutes les furies déchaînées contre moi ; mon cœur étoit déchiré ; il n'est pas de supplice pareil à celui que j'endurois. . . J'étois furieux , mes yeux hagards lançoient le trouble & l'éfroi l'ombre mourante d'une épouse que j'adorois se présentoit à mon imagination troublée ; je la voïois baignée dans son sang , ses yeux étoient languissans , elle sembloit me pardonner mon crime ; cette bonté en redoubloit l'horreur. Mille fois j'ai voulu me percer de mon épée , une Divinité présidoit à ma conservation. . .

Cependant j'avois pris la poste ;

te ; en deux jours je me trouvai à Genève , sans savoir comment j'y avois été conduit... Quel bourreau qu'une conscience agitée par le remords !..

Je ne pus rester long - tems à Genève ; je me rendis à une petite Ville , dont le nom m'est échappé , & bien-tôt après je m'embarquai sur un vaisseau qui devoit faire voile du côté de Tunis. Je n'avois aucun dessein dans le commencement ; mais la réflexion m'ayant fait entrevoir une nécessité prochaine , je résolus de passer à Constantinople , & d'y solliciter de l'emploi. C'étoit-là mon dessein ; la Providence en disposa autrement.

Le vaisseau que je montois avoit pour maître un Armateur des plus riches , dont la physionomie annonçoit un honnête - homme , & un homme de condition.

E 3 Je .

Je ne fais si la tristesse , qui m'étoit devenue habituelle , prêtoit à mon visage & à mes manières quelque chose de touchant , capable d'exciter la compassion : mais je m'aperçus bien - tôt que l'Armateur me distinguoit des autres voyageurs.

Vous me paroissez triste , me dit-il , un jour que nous nous promenions sur le Tillac ; ne pourroit-on savoir ce qui cause cette langueur , cet abatement ? Ne seroit-il pas possible d'y remédier ? ..

Je ne pus me refuser la satisfaction de lui faire part de mes aventures. Il en parut attendri. Seigneur, me dit-il , vous n'êtes pas le seul que le sort ait persécuté ; la confiance que vous venez de me faire en mérite une autre ; pour peu que vous soiez d'humeur à m'écouter , & que cela vous amuse , je vais vous faire part de ce qui m'est arrivé

vé

vé de plus intéressant. Le recit de mes malheurs adoucira les vôtres.

Je le remerciai affectueusement. Comme il vit que je gardois un profond silence , il commença.

Je suis François , & Normand. Mes ancêtres se sont toujours piqués de noblesse. J'ai été jeune comme les autres , vif , bouillant , étourdi ; mais il ne m'est rien arrivé d'extraordinaire. Je passerai à quarante-cinq ans ; c'est-là l'époque de mes malheurs.

Mon pere étant mort assez avancé en âge , ma mere le suivit de près , & je demurai seul avec cinquante mille livres de rente en belles terres , & du plus beau bien.

Je passois toute l'année dans mes terres ; j'avois des voisins chez lesquels la compagnie étoit abondante & fort agréable ; je les voïois souvent , tantôt à mon château , tantôt dans les leurs.

Un

Un d'entr'eux avoit une fille d'environ seize ans , dont l'air mu-
tin & la vivacité chatouilloient
l'ame assez favorablement.

Elle se nommoit *Julienne* , son
pere n'étoit pas des plus aisés ,
deux fils au service devoient lais-
ser leur sœur fort au dépourvû du
côté de la fortune ; le pere ne fut
pas fâché que cette jeune beauté
m'atirât chez lui , il espéra que je
pourrois aimer *Julienne* , & il ne
s'est pas trompé.

Julienne étoit plus savante que
son âge ne le promettoit , elle me
tendit des pièges, & en moins d'un
mois elle me réduisit au point de
la demander en mariage , tant el-
le avoit sçu prévenir mon esprit
en sa faveur. C'étoit tout ce qu'el-
le souhaitoit ; le don de ma main
flâtoit son ambition , & non pas
son cœur.

Il ne fut pas difficile de conclu-
re

re un traité que toutes les parties desiroient avec empressement ; nous tombâmes d'accord de tous les avantages que je devois faire à mon épouse future ; j'étois aveuglé par l'amour ; on s'en prévalut, & on donna au contrat de mariage une tournure qui a été la source de mes malheurs.

Je n'avois pas goûté deux mois les douceurs d'un hymen paisible, que mon épouse me donna des preuves d'une humeur très-difficile, & de son peu de tendresse pour moi. Sa dépense étoit excessive, elle sembloit vouloir l'augmenter tous les jours. Son train étoit plus conforme à sa condition qu'à la situation de nos affaires présentes ; une table délicate & ouverte à tous venans, me jettoient dans des frais immenses ; les bijoux les plus rares ne pouvoient plaire à Madame plus d'un mois, il
lui

lui falloit du nouveau , trop heureux si elle avoit voulu s'en tenir-là. Je l'adorois ; une indifférence , dont elle ne me donnoit des preuves que trop réelles , désoloit mon amour. Si j'osois m'enhardir à lui faire de tendres reproches , elle voloit se plaindre à ses parens : sur le champ tous acouroient & remplissoient ma maison pendant quinze jours. Il falloit recevoir leurs amis , & les amis de leurs amis ; enfin mon château étoit le refuge de tout le monde.

Une vie aussi dissipée commença à m'ennuier ; je cessai d'être l'admirateur de ma femme , ses manières me dégoûtèrent , je voulus être le maître chez moi.

Je crus ne pouvoir rompre le cours de toutes ces visites qu'en faisant une absence : mes affaires m'appelloient à Paris , je voulus engager ma femme à m'y accompagner ,

gner , elle ne voulut pas y consentir , je fus querellé , je parlai haut ; on pleura , on se dit enceinte... Je n'en avois pas encore entendu parler ; cette nouvelle me réjouit , je résolus d'attendre quelques mois ; mais ne voyant rien paroître , je pressai , on me refusa net ; & mes affaires ne souffrant plus de retard , je me vis obligé à partir seul.

Je restai un mois entier à Paris ; & pendant tout ce tems je ne reçus aucunes nouvelles de ma femme , quoique j'eusse l'attention de lui écrire à toutes les postes. Ce silence m'allarma , je me rendis à mon Château ; tout y étoit en désordre : tout le monde y étoit maître ; Madame au milieu de dix-huit personnes de son âge , ou environ , m'offrit un spectacle qui me surprit , je croïois la trouver malade... Elle me reçut assez froide-

dement ; la compagnie disparut par mes soins , je me trouvai seul avec ma femme. Je voulus hazarder quelques reproches , elle me répondit avec une hauteur qui m'irrita ; je la priai de changer de conduite , elle me promit de n'en rien faire ; il s'éleva entre nous une dispute assez vive , que la nuit entraîna dans ses ombres ; nous dormîmes tranquillement l'un auprès de l'autre ; le lendemain matin je la trouvai plus traitable , elle me prodigua des caresses qui rendirent le calme à mon esprit je crus qu'elle changeroit de conduite , je me flâtai. . . La traîtresse me préparoit un coup , que j'ai d'autant moins pû parer , que je ne m'y atendois point.

Il se répandit dans le voisinage que j'avois eu une dispute avec Madame : on disoit que je l'avois maltraitée ; un Prêtre , Curé d'une

ne

ne de mes Paroisses , sous prétexte de me rendre service , & de pacifier notre ménage , s'impatronisa chez moi , & se rendit maître en peu de tems de l'esprit de Madame.

En même - tems une foule de créanciers vinrent m'affaillir ; je n'en connoissois pas un , ils n'avoient rien fourni pour moi. Je n'avois été qu'un mois à Paris , & en partant j'avois laissé à Madame mille louis , dont elle pouvoit disposer.

Je fus surpris de tant de dettes , & de voir qu'on me menaçoit d'un procès ; j'en suis ennemi , quoique Normand ; cependant je n'étois pas en état de les satisfaire : il leur étoit dû beaucoup. Je pris des arrangemens avec eux...

M. le Curé , toujours assidu auprès de Madame , l'honoroit de ses conseils. Pour satisfaire aux

créances que ma femme avoit faites pendant mon absence , j'avois retranché de ma dépense ordinaire. Il fut conseillé à Madame de vouloir son train acoutumé , même table , même jeu , même quantité de Domestiques , mêmes ajustemens. Il fallut en passer par-là.

Je me rendois à tous les desirs de ma femme; ses volontés étoient ma loi , j'allois au-devant de tout ce qui pouvoit lui faire plaisir; malgré tout , je ne pouvois mériter ses bonnes grâces ; j'étois un bourru , un brutal , un misantrope , ennemi des plaisirs ; il n'y avoit pas de femme plus malheureuse que la mienne , elle étoit gênée sur tout , on lui refusoit jusqu'aux choses les plus nécessaires. Ce n'étoit que plaintes à tout le monde, que querelles dans mon particulier.

Je crus m'apercevoir que M. le Curé étoit le moteur de nos disputes;

putes ; je le priaï charitablement de se tenir dans son Prébiteré , & de se ménager la peine de troubler mon ménage. Il me promit de ne plus revenir chez moi ; mais dès le lendemain je le vis au lever de Madame, quand j'allai pour lui souhaiter le bon jour , ce que je pratiquois depuis qu'il lui avoit plu d'avoir son appartement séparé du mien.

Sa vûë me fâcha , j'enfonçai mon chapeau , & je le priaï fort sérieusement de déloger ; Madame prit sa défense , & me répondit avec aigreur , qu'elle étoit la maîtresse chez elle , qu'elle vouloit voir M. le Curé , & qu'elle croïoit qu'il lui seroit permis d'avoir auprès d'elle un saint homme qui dirigeoit sa conscience ; que si cela me choquoit , je pouvois me tenir dans mon appartement, qu'elle n'y viendrait pas troubler mon repos....

Hé ! morbleu , Madame , lui dis-je , ne soïez pas si dévote , & vivez mieux avec moi ; je ne veux point entendre parler d'un Directeur qui seme la division entre nous ; & la première fois que je le trouverai ici , vous pouvez être assurée que... Cette fermeté déplut à Madame , je fus obligé d'essuyer une suite de qualifications qui ne furent point du tout de mon goût ; cependant je pris patience , espérant par la douceur ramener l'esprit de mon épouse ; je me flatois qu'après un tel éclat le Curé ne seroit pas assez imprudent pour s'exposer à ma mauvaise humeur. Il n'en fut que plus assidu auprès de Madame , il évitoit ma présence ; mais comme je sortois peu depuis que je m'étois aperçu de la dissipation extraordinaire de mon épouse , il lui fut impossible de se dérober à ma vigilance. Je le surpris

pris avec ma femme dans une attitude tout-à-fait galante pour un saint homme : je fis du bruit ; Madame voulut prendre son ton ordinaire ; je l'avouë , ma main devança ma réflexion : le Curé ne fut pas exempt de ma promptitude. Ma femme se répandit en invectives : le bruit de ses gémissemens atira mes domestiques : un traître gagné avertit les parens de ma femme , & en moins d'une demi-heure je me vis assailli par une troupe de gens, dont les discours me déplurent au point que je leur donnai congé assez brusquement.

Le Curé avoit disparu, & il avoit agi prudemment.

Le calme naît de la tempête ; une heure ramena la tranquillité dans ma maison. Je rentrai dans mon appartement pour mettre ordre à quelques affaires.

Il étoit heure de se mettre à ta-

ble ; je demandai où étoit ma femme , on la chercha , mon concierge qui me servoit de Suisse , me dit qu'elle étoit sortie il y avoit un peu de tems. J'envoiai un laquais chez son pere , qui demouroit à cent pas de chez moi , pour prier Madame de venir souper ; il répondit que sa fille n'étoit pas faite pour essuier ma mauvaise humeur , & qu'il me le feroit voir ; Madame aplaudit au discours de son pere , & l'on entonna une hymne à ma loüange.

Je fus surpris d'un procédé aussi extraordinaire , mais j'eus lieu de l'être encore davantage , lorsque le lendemain je reçûs de sa part un cartel en papier timbré.

Un quidam , dont la figure sentoit le Sergent de cent pas , & que je connoissois pour tel , me donna ce papier , griffonné de la main du Diable, ou d'un de ses supôts...
Je

Je lui demandai ce que vouloit dire ce papier , lisez ; Monsieur , me répondit le maraut ; je vous suis envoié de la part de Madame votre épouse... De la part de ma femme... A-t'elle perdu l'usage de la parole , & ne peut-elle venir elle même me dire ce qu'elle juge à propos que je sache ?... Ce n'est qu'un petit exploit dressé à sa requête , me dit le Sergent , en affectant un air contrit... Un exploit... Recevez ma réponse , Monsieur le Sergent... Ha ! maroufle , tu ose m'apporter un exploit... Il disparut comme un éclair , déjà ma canne lui tomboit sur le dos...

J'appris par la lecture de l'exploit que c'étoit une plainte contre moi , avec une demande en séparation de corps & de biens... Que lui ai-je fait ?... Pourquoi cette façon d'agir ?... Peut-elle prouver que je l'ai maltraitée ?

Je

Je fus long-tems à me déterminer sur le parti que j'avois à prendre ; je montai à cheval , & je me rendis à la Ville la plus prochaine de mon Château ; je consultai un Avocat, & son conseil fut que je devois répondre à cette assignation.

Je n'ai jamais rien entendu aux affaires ; je chargeai l'Avocat de ma cause , elle fut plaidée avec chaleur ; j'avois quelque crédit ; mais que ne peut une femme jeune & jolie?... Je perdis ; ma femme fut séparée de corps & de biens d'avec moi , & dès le lendemain matin je fus réveillé par une troupe d'Alguasils qui venoient exécuter mes meubles , afin , disoient-ils , de mettre en sûreté tout ce qui dans la maison pouvoit appartenir à Madame.

J'interjettai apel de toute la procédure ; mon épouse me denonça en Cour supérieure , pour crimes qui n'avoient leur essence que
dans

dans son imagination ; elle devint mon acufatrice. Mes créanciers animés par la crainte de perdre ce qui leur étoit dû , m'acablèrent sous le poids des procédures ; ma femme fit faïfir réellement tous mes biens , réclama tous les avantages que je lui avois faits par son contrat de mariage ; j'avois reconnu en sa faveur une dot de cent mille livres , que j'avois quitancée ; elle demanda cette dot , son doüaire , son préciput , enfin tout ce qu'elle auroit pû prétendre après ma mort ; elle obtint un Arrêt sur un faux exposé , qui l'envoïa en possession de mes biens , lui permit de me chasser de mon Château, & en cas de rébellion , de prendre main-forte , & de me prendre au corps.

Ma femme au comble de ses vœux , m'envoïa un Huissier , escorté par une trentaine de Cavaliers

liers armés ; c'étoit le matin , il n'étoit pas cinq heures, je dormois profondément ; ma porte fut enfoncée , je m'éveille & demande ce que l'on veut ; vous prier de sortir d'ici , me dit l'Huissier , le Château appartient à Madame votre épouse , en vertu d'un Arrêt duquel je suis porteur. Je n'avois été averti de rien , j'eus beau déclarer que je me portois opoſant à cet Arrêt , on ne m'écouta pas ; on dresse un Procès-verbal de rébellion. . . Le cœur à l'épreuve de ſemblables revers s'irrite aiſément ; les ſens ſe révoltent , les paſſions dominant, & ôtent la réflexion. Mon premier mouvement fut de demander mes piſtolets. . . A ce mot, quatre ſcélérats me ſaiſirent , & après m'avoir ignominieusement arraché de mon lit , ils me traînèrent dans une voiture qui m'atendoit à la porte. J'étois en chemiſe , & il

ſai-

faisoit un froid très-cuisant. Mes domestiques éperdus couroient deçà, de-là, dans le Château, & ne m'étoient d'aucun secours; je fus conduit en cet état dans une Ville prochaine, & renfermé dans un cachot, où je fus nourri au pain & à l'eau, sans avoir la liberté de voir, ni de parler à qui que ce soit.

Un procédé aussi violent, me méritoit la compassion de tout le monde... Est-il quelqu'un qui se soulager un malheureux que la fortune acable ! Le brillant nous attire ; nous suivons tout ce qui a l'air de malheur. L'abandon total est la suite ordinaire d'une disgrâce ; l'adversité rend une exhalaison contagieuse, qui éloigne de nous jusqu'à nos meilleurs amis, s'il est vrai qu'il en reste aux infortunés.

Mon état attendrit le Géolier, il m'obtint un habit & un manteau qu'il m'aporta dès le jour même.

Un

Un de mes Parens aiant appris la tyrannie que l'on exerçoit à mon égard , fit demander un entretien à mon Epouse ; on lui refusa cette grace ; tout ce qui m'appartenoit ne méritoit pas ses atentions : il vint me voir dans ma prison , il arrosa mes chaînes de ses larmes , & promit de me tirer d'esclavage.

Mon Epouse sçut que ce Parent m'avoit parlé ; elle obtint des Juges un autre Géolier que celui qui avoit eu la facilité de me laisser voir à mon Parent ; je fus ressermé.

Cependant mon Parent présenta un Mémoire , & demanda qu'il me fût au moins permis de me défendre , & que ma Femme fût condamnée à me faire une pension. Il réussit ; on me tira du cachot , un peu de paille m'offrit le repos ; je pouvois enfin écrire à mes Parens , à mes amis , pour pourvoir à ma défense.

Ma

Ma justification n'étoit pas difficile ; l'innocence porte avec elle un éclat qui perce les nuages, dont on veut l'obscurcir ; je fus écouté , il me fut permis d'avoir un conseil , & de procéder juridiquement.

Je n'en fus pas plus heureux, Ma Femme l'emportoit toujours , & lorsque l'évidence de mon bon droit avoit forcé les Juges à ordonner ma liberté, une nouvelle chicane me replongeoit dans la servitude.

J'ai demeuré dans cette affreuse situation , entre la vie & la mort , pendant trois ans entiers ; mes Créanciers , de concert avec ma Femme , ont détruit mes terres , se sont fait adjuger tous mes biens pour leurs créances , & avec un million que j'avois en fonds de terre , en rentes , en maisons , il ne s'est pas trouvé de quoi remplir ma Femme , à laquelle je ne devois rien régulièrement , puisque je vi-

vois , & mes Créanciers , dont les créances totales ne se montoient pas à une année de mon revenu.

Un coup du ciel m'a tiré du labyrinthe , la voix de mes malheurs a percé jusqu'au Trône ; un ordre supérieur m'a rendu ma liberté... Quelle liberté ! Juste Ciel ! Etois-je en état de jouir de ce bienfait , lorsque je me voïois réduit à souhaiter un esclavage qui me fournissoit au moins la nourriture , & qu'au sortir de la prison je manquois de tout secours. Anéanti dans ma propre douleur , en proie à tous mes chagrins, victime malheureuse d'un caprice & de la méchanceté d'une femme , mon cœur seul me restoit. . . . Que n'avoit-il pas à souffrir des traits odieux d'une infâme calomnie !

Persuadé que respirer l'air qui nous étoit commun à ma femme & à moi , c'étoit augmenter sa haine

ne

ne & sa fureur , que je ne pourrois
jouir du repos dans une Patrie
où ma Femme s'acharnoit à me
poursuivre , & ne vouloit pas en-
tendre parler d'accommodement ;
ne pouvant d'ailleurs vivre dans
un païs , où de tous mes biens ven-
dus par decret , il ne me restoit
que le triste souvenir de les avoir
possédés , & le desespoir de les
voir dans les mains de mes enne-
mis ; j'ai pris le parti de passer dans
les Roïaumes étrangers.

La fortune a semblé vouloir se
réconcilier avec moi.

Un riche Marchand , touché du
récit de mes malheurs , & informé
par lui-même de la sincérité de mes
aventures , m'a associé à son Com-
merce , & bien-tôt après m'a laissé
par sa mort le possesseur de ses ri-
chesses , & de son Vaisseau.

Mon cœur a gémi de se trouver
dans la dure nécessité d'allier le
Com-

76 LES EPOUX REUNIS.

Commerce à la Noblesse ; mais il faut se faire un mérite de ce qui nous devient nécessaire. Je suis Armateur ; maître d'une fortune brillante , & dans la résolution de finir mes jours dans un païs où j'ai la satisfaction d'être éloigné de mes malheurs , & de celle qui les a fait naître.

Voilà , Seigneur , quelles sont mes aventures ; j'ai trouvé un cœur généreux qui a reçu mes larmes , en a tari la source ; je vous en offre autant : la Noblesse nous est commune , le malheur nous unit ; jouissons ensemble d'un sort plus doux ; oublions le passé , écartons de notre ame le fâcheux souvenir de nos infortunes ; une mort fatale ne viendra que trop tôt troubler nos jours , & nous ensevelir dans une nuit éternelle...

Fin de la première Partie.

LES
ÉPOUX
RÉUNIS,
OU

LE MISSIONNAIRE
DU TEMPS.
SECONDE PARTIE.



A BERG-OP-ZOON,
Chez PIERRE LA BONNE, au Mortier.
M. DCC. XLIX.

100

2010-01-22

(continued)

14-00000

1994-1995

1944-1945

... ..

•




LES
ÉPOUX
RÉUNIS,
OU
LE MISSIONNAIRE
DU TEMPS.

*Ridendo dicere verum,
quid verat ? HORACE.*



SECONDE PARTIE.

PRE's que l'Armateur
eut fini son Histoire, je
le remerciai, comme je
le devois, des marques
de sa confiance & de sa générosité;
II. Partie. H &

& dès ce jour nous nous liâmes ensemble très-étroitement.

Je savois un peu de guerre, l'Armateur étoit bon marin ; nous courûmes la mer pendant un mois entier sans accidens ; deux naufrages , dont nous fûmes les spectateurs , nous enrichirent des débris de quelques Vaisseaux Hollandois ; les trésors les plus précieux venoient se rendre à notre bord ; la fortune nous flâtoit. . . La cruelle semoit de fleurs le chemin qui devoit nous conduire dans le précipice le plus affreux.

Nous étions à la hauteur d'un petit Port où nous espérions mouiller pour prendre quelques rafraîchissemens. Un vent de Nord nous amena un vaisseau Corsaire, l'Armateur s'en aperçut, & se prépara à l'ataquer. . . Bien-tôt nous fûmes à portée du canon ; le Corsaire nous salua le premier ; l'Arma-
teur

teur reconnu , mais trop tard , que l'ennemi étoit supérieur ; il n'y avoit pas à fuir , il falloit se défendre courageusement. Nous répondîmes à la salve du Corsaire ; les vaisseaux s'étant aprochés, nous mîmes l'épée à la main. Il se fit dans ce combat des prodiges de valeur ; la mer sembloit rougir de voir des mortels si acharnés à leur destruction ; la victoire balança ; enfin , il fallut céder au nombre ; l'Ennemi sauta sur notre bord , s'empara de notre Vaisseau ; l'Armateur fut enseveli sous les débris de sa fortune...

J'avois été blessé & foulé aux piés : cependant la victoire aiant ralenti la fureur , & rendu l'humanité aux Combattans , les Vaincus furent chargés de fers ; on me tira du nombre des mourans , & je suivis le sort des autres.

Le Corsaire fit voile vers Conf-

tantinople ; enflé par le succès , le barbare nous traitoit avec la dernière rigueur. Le Ciel punit son orgueil. Déjà nous voyions le sommet des Mosquées de la Capitale du Croissant ; la Mer doucement agitée par un zéphir agréable , sembloit s'entendre avec notre ennemi , & insulter à notre malheur ; trois Galères , que nous reconnûmes bien-tôt pour appartenir à l'Ordre de Malthe , fondirent tout à coup sur notre Vaisseau ; le Corsaire épouventé , voulut chercher son salut dans la fuite ; la Mer le trahit , un vent qui s'éleva le rejetta du côté de ses ennemis , il fallut songer à se défendre. La résistance ne fit qu'accélérer la victoire ; notre Vaisseau fut coulé à fonds.

Je n'avois pas plutôt vû le Corsaire tomber sous les coups d'un Chevalier , que brisant mes chaînes,

nes, j'avois sauté sur le bord ennemi. Quelques personnes furent ensévelies dans la mer, le reste passa sur le vaisseau de Malthe, qui profita du vent, & s'éloigna.

Nous arrivâmes à Malthe après quelques jours d'une navigation fort heureuse. Je fus charmé de me voir en liberté, & je me promis bien de ne plus confier au perfide élément, une vie que je destinai dès ce moment à l'état Monastique.

M. le Grand-Maître voulut voir tous les Esclaves qui avoient été délivrés; nous parûmes en sa présence, il plaignit mon sort, reçut nos hommages, & nous fit donner à chacun une somme assez considérable pour nous conduire dans notre Patrie.

Je résolus d'attendre une occasion pour passer en Italie; & quelques

ques jours après j'appris qu'une Tartane faisoit voile à Civita-Vecchia ; j'en profitai , & de-là je me rendis à Rome.

J'allai demander les Pardons au Saint Pere ; j'obtins la rémission de toutes mes fautes , des Indulgences pour toute ma vie ; mon dessein étoit de me retirer dans un Couvent pour expier dans la solitude le meurtre de ma Femme que ma conscience me reprochoit.

Que l'homme est changeant ! notre caprice règle notre destin , nous proposons , nous formons des projets qu'une certaine Providence détruit...

Il y avoit quinze jours que j'étois à Rome ; les exercices de piété remplissoient mon tems ; je me croïois un Saint à canoniser ; j'étois sur le point d'embrasser l'état Monastique ; la résolution en étoit prise ; une personne que je vis par
hazard

hazard dans l'Eglise de Saint Pierre convertit mon ame , & la remplit de sentimens oposés ; un feu secret se glissa dans mes veines , enflamma mon esprit , remua tous mes sens , & me fit éprouver une agitation délicieuse , dont je ne connus pas d'abord tout le danger. Je sortis de l'Eglise aussi-tôt que l'objet qui m'avoit charmé ; je la suivis de loin , son carosse s'arrêta à l'Hôtel du Cardinal Madarini , & j'appris qu'elle étoit la Nièce de cette Eminence. Je rougis pour la première fois de la médiocrité de ma fortune... Que pouvois-je offrir à celle qui m'enchantoit ? .. Un cœur prêt à expirer à ses piés pour lui prouver mon amour... Mille résolutions partagèrent mon ame , & la laissèrent dans la plus cruelle incertitude.

Il falloit à quelque prix que ce fût s'introduire chez la belle Madari-

darini ; je ne pouvois vivre sans la voir ; je m'arrêtai à un projet qui pouvoit seul fixer mes desirs , en leur procurant l'ocasion de se satisfaire. Je savois qu'il falloit à Mlle. Madarini un Ecuier , j'allai me presenter pour lui en servir : elle me demanda qui j'étois ; quelle étoit ma patrie , ma naissance , pourquoi je voulois entrer au service. Je racontai ce que je voulus , Mlle. Madarini me retint auprès d'elle , & comme je lui avois dit que j'étois Gentilhomme , elle me promit que je ne resterois pas long-tems dans un état qui sembloit opposé à ma naissance.

En peu de tems je méritai la confiance de ma maîtresse , elle me donnoit tous les jours de nouvelles preuves de son estime pour moi.

Je fus un mois entier sans oser faire parler mon amour ; chaque jour m'en présentoit une occasion ,

ma

ma timidité étouffoit mes desirs ; je n'avois pas la force de parler. La Signora me faisoit une guerre agréable sur ma tristesse. Quoi ! disoit-elle , à votre âge peut-on ne pas goûter davantage la société !.. Que vous manque-t'il ?.. Vous pouvez jouir de tous les plaisirs , & cependant vous passez des journées entières dans votre chambre... Est-il des plaisirs hors de chez vous, lui répondis-je en la regardant ? Ha, Madame !.. Vous me paroissez agité par quelque violente passion , me dit Mlle. Madarini ; votre bonheur dépendroit-il de moi ? Vous pouvez compter sur ma protection... Oui, Madame, répartis-je en tombant à ses genoux , mon bonheur est entre vos mains... Je vous adore... C'est sans doute une grande témérité d'oser vous faire un tel aveu ; je le devois à mon cœur , & je saurai

II. Partie.

I me

me punir s'il a le malheur de vous déplaire. . . .

Levez-vous , me dit la Signora avec bonté , & écoutez-moi.

Le cœur est susceptible de passion , & nous ne sommes pas les maîtres de ses mouvemens. Votre amour n'a rien dont je m'offense ; le respect auroit dû renfermer en vous-même une flâme que je ne dois pas approuver. Je fais rendre justice à votre mérite , je ne vous ai pas refusé mon estime. . . Devenez raisonnable , je prendrai soin de réparer ce que la fortune vous a enlevé ; je devrois vous punir en vous bannissant de ma présence ; toute autre l'auroit fait ; mais j'agis par raison , & non par caprice , & je pense que c'est-là le seul moïen de vous rendre votre tranquillité. Allez , Chevalier , je vous pardonne , & je vous plains d'avoir laissé fortifier dans votre ame une passion

sion qui ne peut que perpétuer vos malheurs. . .

Tant de générosité m'acabloit; ma langue se refusoit aux irrutions de mon cœur; je n'osois lever les yeux; j'étois anéanti. . . La belle Madarini n'oublia rien pour me consoler; mais rien ne pouvoit arracher de mon cœur un amour fatal qui y avoit pris trop d'empire. Je traînois languissamment des jours qui me devenoient odieux; il me fut impossible de suffire à tant de chagrins; le monde ne m'offroit que des ennuis, mon dernier malheur retraçoit à mon imagination toute la vivacité de mes disgraces passées.

Dérobons aux mortels des larmes dont ils ne peuvent tarir la source; la solitude soulage les ennuis, la religion tranquillise l'ame, affermit la résolution, détruit les chimères, l'absence anéantit l'a-

mour. Je me déterminai à la retraite... Quel parti pour un homme nourri dans le fracas du monde, étranger au repos !...

Je me jettai dans les bras des Disciples de Saint François ; j'arborai l'Etendart Séraphique ; je sortis du monde ; ma douteuse conversion méritoit plus d'une épreuve ; j'étois la dévotion même ; je subis tout.

La vertu porte son éclat, elle ne dépend pas des cérémonies d'une austérité, qui n'a de réel que l'apparence. Je faisois mon devoir étroitement ; rien autre chose n'occupoit mon ame, les soins, les inquiétudes, les embarras du monde s'éloignèrent insensiblement de mon esprit ; je devins un nouvel homme. J'oubliai la Signora Madarini, & toutes les aventures de ma vie, & je résolus d'employer le peu qui me restoit de jours à des
occupations

occupations sérieuses. Je rompis tout commerce avec les humains , & je m'enfonçai dans ma cellule.

Déjà avancé en âge , je fus dispensé du cérémonial des études , & de toutes ces simagrées , amorce du peuple , & toujours à charge à la véritable piété. Je fus élevé à la Prêtrise ; la lecture devint mon occupation journalière , en peu de tems je fus en état de prêcher.

Le Supérieur de l'Ordre me destina pour une Mission à la Chine ; mon obédience fut expédiée , & je partis muni d'une pleine besace d'Indulgences & de Chapelets bénits...

Il y a tant de relations des Païs Chinois , que je crois devoir ménager au lecteur l'ennui d'une description qu'il fait par cœur. Ces Païs nous sont devenus familiers : de plus , je suis ennemi de tout ce qui rompt la narration.

J'arrive à la Chine , je me mets à Catéchiser tous ceux qui vouloient m'entendre ; j'avois beaucoup de foi dans les Indulgences , dont je n'étois point avare , & que l'on m'avoit prodiguées à Rome ; mais je n'en recommandois pas moins la pénitence & les bonnes œuvres.

Une femme vint me trouver un jour , elle étoit toute en pleurs , son mari venoit de mourir ; comme on la soupçonnoit de ne pas rendre hommage aux Dieux du País , on la menaçoit de s'emparer de son bien , & de la faire périr. Je vis la foi de cette bonne femme fort chancelante , j'allai , suivant le bon usage de mon Ordre , lui expédier grand nombre de mots Latins , beaucoup de Passages des Saints Peres , & enfin à force de discours , je la mis dans la position d'aller se faire trancher la tête.

Ceux

Ceux qui desiroient les biens, la traduisirent devant les Mandarins des fausses Divinités ; elle fut convaincuë d'impiété, & condamnée...

On la conduisoit au suplice ; un jeune homme de vingt-deux ans, qui aimoit éperdument la Chinoise, vola dans l'endroit où se devoit faire l'exécution, & élevant une voix que coupoient les pleurs, il pria de suspendre le suplice ; on lui demanda la raison de cette action. Elle n'est pas Chrétienne, cria-t'il en pleurant, c'est un Bonze Romain qui lui a mis en tête de se sacrifier pour une Religion dans laquelle elle n'est pas instruite. Je fus saisi au moment que je n'y attendois le moins, & conduit au Tribunal.

Je ne dissimulai point ce que j'avois dit à cette femme ; le jeune homme avoit du crédit, la femme fut renvoïée, & je fus destiné à occuper

cuper sa place. J'aurois volontiers dispensé Messieurs les Chinois de cette cérémonie ; il est beau sans doute de mourir pour sa Religion ; mais quand on peut , sans trahir sa Religion & son devoir , se dérober à la mort , on agit prudemment. Dieu nous a donné la vie , c'est pour en prendre soin , & ne la lui rendre que quand il nous la demande , ou que cela est nécessaire pour affermir la Foi , & soutenir nos devoirs.

Il étoit ici de nécessité absolüe de souffrir pour ma Religion , je n'ai point reculé ; je fis une exhortation publique , qui mit le Peuple de mon côté ; on fut obligé de différer mon supplice. Je fus le lendemain montré au Public lié à un poteau , les deux piés tendrement posés sur des cardes à carder de la laine. Je n'y demeurai pas longtemps par bonheur ; les mutins sa-
tis-

tislaits, consentirent mon évasion; je fus retiré du poteau, flagellé de bonne grace, & condamné à sortir du Roïaume au plutôt, sur peine de la hart. Il auroit peut-être pris fantaisie à ces Messieurs de me brûler vis; c'est bien assez d'être pendu.

Je me disposai donc à prendre la route d'Italie, & je quittai la Chine fort satisfait de ma Mission; j'avois converti à la Foi plus de dix mille Païens. Je ne fus pas plutôt arrivé en Italie, que l'on me renvoïa en Flandres.

J'ai pû me flâter de quelque succès dans ce Païs; les hommes y sont plus traitables qu'à la Chine.

Une Femme de condition que je fréquentois assez souvent, & qui m'avoit donné sa confiance, s'avisait de devenir amoureuse de moi.

Si vous m'aviez vû pour lors, mon cher lecteur, vous n'auriez pû

pû comprendre comment une personne qui est supposée avoir du goût & de la délicatesse , pouvoit trouver des charmes dans ma figure.

La fatigue & la mer avoient totalement altéré mon visage , élargi ma bouche aux dépens de mes yeux ; j'étois noir à faire peur , maigre ; un froc ne répare pas la figure humaine ; j'avois un air tout-à-fait rassasiant.

Menec , c'étoit le nom de la Dame , ou , si vous voulez , son nom de bâême , me fit l'aveu de son amour dans des termes tout-à-fait flâteurs pour mon amour-propre ; je vous avouë que je ne pus y tenir , il m'échapa un grand éclat de rire , qui pensa la déconcerter ; mais reprenant ses forces , elle me jura qu'il n'étoit rien de si réel que sa passion , qu'elle m'adoroit. . .

Je fis de vains efforts pour rappeler la raison de cette bonne Dame,
&

& remettre son esprit ; il est des personnes avec lesquelles on ne peut rompre ouvertement , je lui représentai que mon état , mon âge s'oposoient à son amour ; qu'elle devoit me connoître d'une humeur à ne rien faire de contraire à mes devoirs ; que je pouvois avoir pour elle beaucoup d'estime , même de l'amitié , mais que je la priois de n'en pas demander davantage.

Qu'une femme est adroite à dissimuler les pensées de son ame ! Je crus Menec devenuë raisonnable , elle parut se rendre à mes raisons... Je la voïois comme à l'ordinaire , mais avec plus de retenuë.

Je revenois un jour d'une Conférence , il étoit tard ; je fus arrêté par plusieurs personnes armées , & conduit hors de la Ville : je demandai par quel ordre on s'emparoit ainsi de moi ; je fus contraint
au

au silence par un homme qui me mortifia d'un soufflet , & m'ordonna de me taire si je ne voulois être assommé. Ce n'étoit nullement mon dessein.

Nous avons marché pendant plus d'une heure ; nous arrivâmes enfin à un Château , dont les dehors flâteurs annonçoient un édifice pourvû de tout ce qui peut rendre la vie délicieuse.

On me conduisit dans un appartement illuminé par un grand nombre de bougies ; un moment après quatre grands Laquais couvrirent une table de mets , dont le fumet frapoit l'odorat agréablement. Il me fut impossible de manger , tant j'étois troublé. Je fis desservir , & je commandai qu'on me laissât un moment de repos.

Les laquais étoient à peine dans l'anti-chambre , que je vis paroître une Dame , que je reconnus aussi-

aussi-tôt pour l'amoureuse Menec. Je ne pus retenir un mouvement de colère... Un cœur ne se prend pas de force, lui dis-je avec aigreur : laissez, Madame, laissez-moi ; vous pouvez me ravir ma liberté, mais non pas ma vertu... Elle employa toute la force de ses charmes pour m'attendrir ; elle versa des larmes, je la vis à mes genoux... Fatale passion !

Il n'est pas inutile quelquefois de savoir mettre en usage une prudente dissimulation. Il faut, autant que cela est possible, éviter le mal ; mais contraint par la nécessité, on peut, selon moi, employer un moindre mal, pour en prévenir un plus grand.

J'adoucis mon ton ; je priai qu'on me laissât le moment de la réflexion, & je laissai entrevoir qu'il ne seroit pas impossible de me faire subir la loi d'un amour

.. II. Partie.

K qui

qui pouvoit avoir quelques charmes pour moi. J'amusai Madame Menec.

Quelques manières moins sévères, un air moins contraint, en imposèrent à cette Dame, je méritai sa confiance ; je ne fus pas veillé de si près ; on crut que mon cœur se conserveroit dans sa chaîne.

Semblable à ces petits oiseaux retenus dans une cage, qui ne trouvent pas plutôt la porte ouverte qu'ils prennent l'essor, je profitai d'un moment, où une compagnie nombreuse, favorable à mes desseins, occupoit ma Geolière ; j'éloignai les domestiques sous différens prétextes, & je fis un trou à la lune.

Deux heures de marche me rendirent à une Ville prochaine, je pris la poste... J'arrivai à Paris.

Je ne fais ce que l'on a pensé de mon

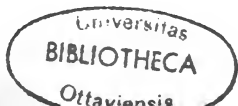
mon évasion : je n'ai point entendu parler de la Dame depuis ce tems-là.

Notre Général voulut savoir le détail de mes aventures ; je lui racontai tout ce qui m'étoit arrivé , nous enrîmes beaucoup. Il me donna un ordre de prêcher l'Avent dans une Paroisse de Paris.

Mon Auditoire étoit toujours rempli ; j'avois quelque réputation ; le Peuple affluoit à mes Sermons ; les Grands m'honoroient de leurs suffrages.

Je m'étois aperçû qu'une Dame ne manquoit aucun de mes Sermons , & qu'elle affectoit de se mettre vis-à-vis de moi ; elle me lançoit des regards que je voïois prêts à se mouïller de larmes ; elle paroïsoit d'une grande tristesse. Sa figure me rapelloit mon épouse ; si je n'avois pas été sûr de ma cruauté , j'aurois certainement crû

K 2 que



que c'étoit elle-même. Je ne pouvois l'envisager sans éprouver un treffaillement involontaire ; mon cœur étoit ému ; je me troublais... Combien de fois ai-je été sur le point de demeurer au milieu de mon Sermon !...

Je prêchois un jour de Fête sur les devoirs du Mariage ; jamais auditoire n'a été si brillant. La Dame inconnuë prit sa place ordinaire ; je n'étois pas au milieu de mon exorde qu'elle tomba évanouïe... Mon cœur ne fut plus à moi, une sueur froide couvrit mon visage, je fis de vains efforts pour continuer, ma voix ne rendoit que de foibles accens ; je pâlis ; on s'en aperçût, un Frère qui m'accompagnoit toujours me soutint ; je me jettai à genoux ; je restai pendant plus d'un quart-d'heure dans un silence profond, & comme hors de moi.

Ce.

Cependant il falloit continuer ; je me leve ; mes regards incertains se jettent sur l'endroit où j'avois vû la Dame évanouïe ; elle avoit disparu. Je m'aperçus aussi que M. le Curé & quelques autres personnes qui étoient dans l'Oeuvre avoient quitté.

J'abregeai mon Sermon , & je sortis enfin de Chaire, le cœur rempli de tristesse , éprouvant un je ne fais quoi , dont je ne démêlois pas la cause.

On m'avertit que quelques personnes me demandoient à la Sacristie ; j'y courus avec cette inquiétude flâteuse qui annonce une agréable nouvelle.

Je parus , la Dame inconnue se jette à mon col , & me tient embrassé sans pouvoir proférer une seule parole.

M. le Curé , & quelques personnes de condition, étoient les spec-

tateurs de cette scène ; je fis quelques efforts pour me défaire d'une personne que je croïois ne pas connoître ; je me sentoïis attendri ; des larmes abondantes couloient de mes yeux avec rapidité ; je m'évanoüïis ; on nous sépara.... Un prompt secours me rendit à mes sens ; M. le Curé m'adressa ces mots.

» C'est en vain , me dit-il , que
 » l'on se refuse à la voix d'une ten-
 » dresse légitime ; vous vous inté-
 » ressez pour Madame ; votre
 » cœur lui appartient ; vous vous
 » troublez à son aspect ; recevez
 » de mes mains une épouse ché-
 » rie que le Ciel rend à votre
 » amour ». Vous !... Vous , mon
 épouse !... Grand Dieu !... Ai-je
 bien entendu ?... Soutenez-moi...
 Je meurs...

Mon épouse collée sur moi me
 mouilloit de ses pleurs ; le Ciel nous
 réu-

réunit enfin , mon cher Barson ,
s'écrioit-elle , .. tu ne connois pas
ta fidèle moitié... Juste Ciel!rends-
moi mon époux. . .

Mes yeux s'ouvrent à peine ; je
ne puis soutenir la lumière qui me
reproche mon crime ; toute son
horreur saisit mon imagination. . .
Ha , barbare !.. Je l'ai tuée cette
épouse que j'adorois. . . Mon bras
cruel a percé son sein ; je l'ai pré-
cipitée dans l'horreur d'une mort
funeste... O sort affreux !.. Sou-
venir qui déchire mon ame. . . Ma
chère épouse !.. Ciel ! perces-moi
des traits de ta fureur !..

Toute l'assemblée surprise de
mon délire , cherchoit à me ren-
dre ma raison : mon épouse me ré-
pétoit sans cesse qu'un destin trop
heureux l'avoit garantie de la mort ;
jelareconnoissois, jela voïois ; mais
toute cette aventure me sembloit
un songe trompeur , qu'un réveil
fatal

fatal fait évanouir. Je m'imaginois être dans ce lieu de délices, si vanté des Anciens, où les âmes dépouillées de ce lien charnel, savourerent à longs traits les douceurs d'une reconnoissance imprévûe ; où l'on s'aime, on se le dit sans crainte, qu'un fâcheux revers ne trouble le bonheur dont on jouit : mon esprit s'égaroit, je me perdois dans les bocages des champs Elisées.

Ma raison, rapellée par la réalité de tout ce qui frapoit mes sens, par la voix de mon épouse, bannit les fumées d'une imagination prévenue : la fortune, lassée enfin de me poursuivre, me permit de reconnoître Madame de Barfon. Aurai-je assez de force, assez de termes pour vous exprimer ma situation? ... Mon âme étoit toute remplie de joie, mon cœur sufisoit à peine à mes plaisirs. ...

La réflexion modéra mes transports;

ports ; j'avois un caractère inéfaçable ; j'étois lié par des vœux... L'amour que j'avois eû pour mon épouse s'étoit réveillé , il avoit amené les desirs... Grand Dieu ! ne me rends-tu ma chère femme que pour me la ravir à jamais !... Falloit-il me réserver le sort funeste d'être le maître d'un bien , & de n'avoir pas la liberté d'en jouir !... Quel supplice plus affreux !

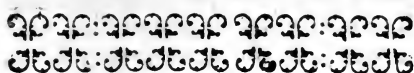
M. le Curé s'aperçut de mon inquiétude , il en pénétra le sujet. Rassurez-vous , me dit-il ; il sera facile de lever les difficultés qui vous empêchent d'abandonner vos cœurs aux transports d'une réunion aussi charmante. Jouissez de tout votre bonheur ; je me charge du reste...

Le discours du Curé ramena la joie dans mon cœur. M. le Marquis de Valville me pria d'accepter mon logement à son Hôtel en
at-

attendant que je pusse habiter avec ma femme ; M. le Curé nous offrit la collation , il fut pris au mot ; & mon épouse régala la compagnie du récit de ce qui lui étoit arrivé depuis notre séparation.

Voulez-vous prêter l'oreille , Monsieur le Lecteur , c'est ma femme qui parle ?





AVANTURES

DE MADAME

DE BARSON.

M O N S I E U R de Barson emporté par l'impétuosité de sa jalousie , m'avoit fait un crime de ce que j'étois seule avec M. le Barrois , il avoit assouvi sur moi sa barbarie. La crainte me fit faire un mouvement qui para le coup.

Mon époux avoit disparu , j'étois demeurée évanouïe entre les bras de M. le Barrois , sans aucun autre mal qu'une fraïeur qui tenoit tous mes membres agités.

M. le Barrois fit faire des perquisitions dignes de sa tendresse
pour

pour nous , & de sa générosité ; mais il ne put découvrir où mon époux s'étoit retiré. Jugez de ma douleur ; j'échapoïs un précipice , & je tombois dans un autre plus affreux mille fois ; car enfin , la mort termine nos misères , & vient fort à propos dans une situation semblable à celle où je me trouvois.

Quelque cruel que fut M. de Barfon , quelque injure que me fissent ses indignes soupçons , je l'aimois ; mon cœur trop épris me voiloit toute la noirceur de son crime ; je le voïois anéanti dans ses remords , & déjà trop puni de son forfait , je déplorais son sort , & je ne pouvois me résoudre à rester privée de celui qui faisoit encore les plus chères délices de mon ame.

M. le Barrois me consolait, mon pere levoit au ciel ses treimblantes

tes mains, il n'osoit parler : la douleur le faisoit.

Je n'aurois certainement pas survécu à mon malheur. Qu'un ami sincère ; & sur lequel on a droit de compter , a de pouvoir sur notre esprit !.. M. le Barrois étoit toute ma consolation , il adoucissoit mes chagrins par l'espérance , & il cherchoit à l'étourdir par la grande compagnie qu'il me donnoit tous les jours.

Je m'ennuai bien-tôt d'une vie comme celle que je menois ; je pris la résolution de suivre mon infidèle ; je serai peut-être plus heureuse , me disois-je ; je le trouverai. . . Que de joie ! . . Je fis part de ma résolution à M. le Barrois , il la combattit d'abord avec vivacité , mais le parti en étoit pris ; il m'aida de ses conseils , promit de veiller à mes intérêts pendant mon absence , de regir mon bien ,

& il me donna des correspondances qui devoient me fournir les sommes dont je pourrois avoir besoin... Je parts , l'espérance dans le cœur , je me rends à Rome. Je m'informe par tout , je dépeins M. de Barfon , personne ne l'a vû , on ne le connoît pas. La crainte me saisit pour lors , je fus sur le point de retourner sur mes pas , & d'attendre chez moi ce qu'il plairoit au ciel ordonner de ma destinée. Le sort plus puissant me déterminâ , je quittai Rome deux jours après mon arrivée en cette Ville ; je me rendis à *Civita-Vechia* , & dès le lendemain je profitai d'un bâtiment qui faisoit voile du côté de Constantinople : il est peut-être chez le Turc , me disois-je ; grand Dieu ! conserve ses jours, conserve-lui sa religion!..

La mer nous étoit tout-à-fait favorable , mon cœur voloît sur les ondes,

ondes , deyançoit le bâtiment , & me jettoit par avance dans les bras d'un époux trop chéri. Un vent s'éleva tout à coup & nous mit à deux doigts d'un affreux naufrage.

Je n'étois point accoutumée à la mer , l'amour surmonte tous ces obstacles , mon tempérament sembloit s'accorder avec mes desirs , je ne m'étois nullement trouvée incommodée par le balancement du vaisseau ; mais je ne vis pas plutôt la mer en fureur élancer notre bâtiment dans les airs , qu'une terreur soudaine s'empara de mon ame ; je devenois à rien , je me ferrois contre les planches du bâtiment ; mon cœur palpitoit d'une force extraordinaire , un tremblement involontaire agitoit tous mes membres , je pâlissais , je tombais sans force , sans connoissance.

Je ne vous dirai pas ce que je devins , ni combien de tems je

restai dans les bras de la mort. Je me trouvai sur un autre vaisseau dans une chambre richement meublée, couchée dans un très-bon lit; deux ou trois femmes à mon chevet s'empressoient à me faire revenir... Où suis-je, m'écriai-je en revenant comme d'un profond sommeil? Qu'est devenu mon bâtiment? Que vais-je devenir?... Grand Dieu!... Calmez vos inquiétudes, me dit la plus jeune des femmes qui me servoient, ma Princesse, vous êtes en sûreté. Elle parloit encore, il entra un jeune homme d'une physionomie avantageuse, d'une taille riche & noble, il me prévint en sa faveur. Son abord fut des plus respectueux. Vous paroissez surprise, Madame, de vous trouver sur un autre vaisseau que le vôtre; ne craignez rien; je me ferai toujours un devoir de suivre vos ordres; le vaisseau m'a-

par-

partient , commandez ici , & que tout soit soumis à vos loix... Je suis confuse de tant de politesses , lui répondis-je , & il me seroit bien flateur de savoir à qui je dois un accueil aussi obligeant... A vos charmes , reprit-il avec vivacité , & à cet ascendant victorieux que vous avez sur tous ceux qui ont le bonheur de vous voir... Je fais , Monsieur , lui répondis-je , que c'est à vous que je dois la vie ; mais ne pourrois-je savoir à quel titre , & comment ?..

Je suis Italien , me dit le Cavalier , mon métier est de courir les mers , & de profiter du malheur d'autrui : spectateur du naufrage qui a englouti votre bâtiment , je me suis aproché pour en recueillir les débris , vous étiez sur le point de périr , ensevelie dans un profond évanouissement , une planche agitée par les flots de la mer

vous conduisoit de-ça & de-là ; le ciel m'a favorisé, j'ai joint la planche qui vous portoit, je vous ai retournée : cette douce noblesse peinte sur votre visage m'a annoncé que vous étiez une personne d'un rang distingué ; je vous ai rendu, Madame, ce que je vous devois. Trop heureux !.. Quelques larmes baignèrent ses yeux, il n'osa en dire davantage.

Je vis bien que mon état lui avoit inspiré plus d'amour que de compassion, & que son cœur avoit beaucoup de part au service qu'il m'avoit rendu.

L'amour que nous inspirons nous flâte toujours ; c'est une espèce d'hommage que nous croïons dû à notre beauté.

Je cachai à l'Italien la connoissance que j'avois de ses sentimens ; je lui témoignai beaucoup de reconnaissance, je lui dis que j'espérois

rois qu'il me continueroit ses bons services , & que sa générosité l'engageroit à me rendre à mes parens & à ma patrie.

Il me demanda par quelle aventure je me hazardois sur un élément aussi perfide que la mer ; & me pria très-instamment de lui raconter mes aventures.

C'est où je l'atendois pour son amour. Au fonds je lui avois des obligations infinies , & je ne pouvois me dissimuler que mon cœur reconnoissoit tout ce qu'il avoit fait pour moi. Le dirai-je. & Monsieur le jaloux ne s'en scandalisera-t'il pas ; je sentis naître dans mon ame une estime particulière pour *Colioli* (c'étoit le nom de l'Italien.)

Je crus donc qu'il n'étoit pas inutile de lui faire le recit de mes malheurs , j'allai jusqu'à me flater qu'il me pourroit aider à recouvrer M. de Barfon.

Je

Je ne me trompai point, Colio-
li parut effraïé des dangers que j'a-
vois couru ; je vis son cœur allar-
mé, ses yeux se mouiller de lar-
mes, son visage pâlir. La simple
compassion ne produit pas des
mouvemens aussi vifs. Je ne dou-
tai plus qu'il ne m'aimât éperdû-
ment, & je résolus de me tenir sur
mes gardes, & d'éviter les tête-à-
tête avec lui.

Disposez de mon vaisseau, me
dit-il tendrement, je serai trop
heureux, Madame, de pouvoir
vous donner cette foible marque
de mon respect, & de ma soumis-
sion à vos ordres; je vous accompa-
gnerai par tout, & peut-être par-
viendrons-nous à découvrir ce
qu'est devenu M. votre époux...
Qu'il est heureux ! continua-t'il
avec transport ; est-il possible qu'il
ait scû si peu ménager son bon-
heur !... Il est des gens, Madame,
il

Il en est qui... il ne finit pas ; je le vis confus & tremblant de crainte de m'avoir déplû.

Je crus qu'il étoit de ma prudence d'en agir toujours avec lui comme si je n'avois pas entendu ; j'entamai sur le champ une autre conversation. Colioli étoit trop expérimenté dans l'usage du monde pour ne pas s'apercevoir que je connoissois les sentimens de son cœur, & que je ne les aprouvois pas ; il fut plus réservé , ses yeux furent les seuls interprètes de son amour. Son silence respectueux , ses manières soumises , son mérite personnel , auroient sans doute touché mon cœur , j'aurois aprouvé son amour, s'il m'avoit été possible d'en aimer un autre que mon mari.

Une première chaîne est toujours victorieuse de notre cœur ; que l'on dise ce que l'on voudra ,
c'est

c'est la première inclination qui détermine le bonheur de notre vie ; quelque malheureux que soit un premier amour, il reste toujours gravé dans notre ame... Je parle pour ces cœurs sensibles , & qu'un heureux naturel panche du côté de la vertu. J'ai l'expérience de mon côté.

Colioli m'avoit un jour donné un fort beau repas sur le tillac de son vaisseau ; sa galanterie s'étoit surpassée , j'étois surprise de voir jusqu'à quel point son amour pour moi le rendoit ingénieux.

Ses manières douces & polies me faisoient en quelque façon oublier mes malheurs, du moins elles en rendoient le souvenir moins fâcheux ; mon cœur commençoit à goûter quelque plaisir : nous voguions en plaine mer ; tout me flâtoit d'une réussite prochaine , j'espérois bien - tôt rejoindre mon
époux,

époux , sinon en Turquie , du moins à Malthe où nous devions revenir, si nous n'en recevions pas de nouvelles à Constantinople.

Quelques précautions que je prisse , je ne pus parer un seul à seul avec Colioli. Il profita de ce moment , & me fit l'aveu de sa passion en termes tout-à-fait flâteurs pour mon amour-propre, & si ménagés , que ma pudeur auroit eût tort de s'en fâcher.

Je ne l'interrompis point. Ma vertu n'est pas de ces farouches qui se gendarment au moindre mot ; que le nom d'amour met sur le point de dévisager les gens. La véritable vertu craint le mal , le fuit, mesure ses démarches. Je ris d'un amour que mon cœur ne doit pas approuver; une déclaration , quand elle n'a rien d'offençant pour la pudeur , ne doit pas nous alarmer; un homme n'a-t'il pas assez d'un
amour

amour malheureux pour le punir de sa témérité ? Devons-nous le réduire au désespoir par une austérité qui souvent n'a que de l'apparence ? ... J'aime mieux défendre intérieurement mon cœur des amorces d'un plaisir illicite, que de me révolter impitoyablement au nom de ce plaisir, & de chercher ensuite à m'en ménager les effets en secret. C'est le cœur qui fait la vertu.

Pénétrée de ces sentimens, je répondis à Colioli; je vous plains, Monsieur, de n'avoir pu résister à un penchant qui trouble votre repos; je sçais tout ce que je dois à votre générosité, & à votre mérite personnel; mais je ne puis répondre à une passion contraire à mes devoirs. Mon mari doit être seul possesseur d'un bien que le Sacrement lui donne; je ne le partagerai jamais avec d'autres. Si sa cruauté

ré

té m'a porté le poignard dans le sein ; il est mon époux , chacun a ses passions , je dois les lui passer. Votre amour n'a rien dont je m'offense ; nous ne disposons pas de nos cœurs suivant notre volonté , ses mouvemens sont libres ; mais nous pouvons surmonter une inclination malheureuse , qui ne fait que déchirer notre ame en la troublant. Faites - le donc , dégagez votre cœur d'un lien , d'un amour que je n'approuverai jamais ; faites-le par estime pour moi...

Colioli tomba à mes genoux ;
 quoi !... ne vous aimer plus !...
 Non , non , cruelle , laissez - moi
 mourir... Hé ! le puis-je surmonter
 un amour que vos yeux ont fait
 naître ?.. Il le faut , lui répondis-
 je en le relevant , je le veux ; al-
 lons , de la fermeté. Changez cet
 amour en estime , en amitié , je
 vous le permets , mais ne deman-

II. Partie.

M dez

dez rien davantage ; si vous me parliez de votre amour , je serois obligée de vous haïr , & c'est ce que je voudrois éviter...

Cruelle nécessité ! s'écria Colioli baigné de larmes , il le faut , Madame... Je le quittai , & depuis ce jour-là nous avons vécu en véritables amis seulement ; mes intérêts lui étoient aussi chers que les siens propres ; il me respectoit , il m'estimoit ; & ces sentimens me flâtoient plus dans lui , que l'amour le plus violent.

Nous avons couru tout Constantinople pour nous informer de M. de Barfon ; Colioli a employé tout son crédit , il a fait des dépenses considérables pour moi. Voyant que nos pas étoient infructueux en Turquie , il m'a conduite à Malthe , où j'ai appris que mon mari étoit vivant , & qu'il étoit en Italie ; j'ai volé à *Civita-Vecchia*. Un
Moi-

Moine de S. François , que nous rencontrâmes dans cette Ville , nous aprit que M. de Barlon étoit à Rome , & sur le point d'endosser la besace & le capuchon de son Ordre.

Le pouvoit-il ? Etoit-il le maître d'un cœur , d'une liberté qu'il m'avoit engagé par le Sacrement?..

Colioli me conduisit à Rome , je parlai au Supérieur , je me fis connoître ; je demandai à voir mon mari. Comme ce Pere avoit intérêt de me méconnoître , il fit le sourd , & me refusa la grace que je lui demandois.

Colioli trouva le moyen de me faire parvenir jusqu'au Trône Pontifical. L'argent fait tout ; à Rome comme à Paris , une clef d'or ouvre toutes les portes.

Sa Sainteté instruite de mon état , envoya ordre au Supérieur de surseoir à la Profession du No-

vice ; l'affaire étoit faite. Le Supérieur se rendit au Vatican , & dit au Saint Pere que je lui en avois imposé ; que M. de Barson leur avoit dit à la vérité qu'il avoit été marié , mais qu'il avoit tué sa femme dans un premier transport de jalousie , qu'il avoit fui la France pour ce sujet ; & pour qu'on ne le forçât point à renvoyer M. de Barson, si je prouvois réellement qu'il fût mon mari , il dit au Saint Pere qu'il l'avoit envoié à la Chine.

Abîmée dans ma douleur , percée d'un trait plus mortel que l'épée de M. de Barson , je me jetai aux pieds du Pontife ; je lui fis le recit de mes aventures , & je finis par lui demander, s'il étoit permis à un mari de s'engager dans un Ordre sans le consentement de son épouse. Sa Sainteté me répondit , que si j'étois véritablement l'épouse de M. de Barson, ses Vœux étoient nuls

nuls de droit ; je baillai la Mule du vénérable Pontife , & je sortis. En quel état ! Juste ciel ! plus morte que vive. J'allai me renfermer dans mon appartement sans vouloir parler à qui que ce fût.

Je succombai sous le poids de ma douleur ; une fièvre violente brûla mes veines , & me conduisit en trois jours aux portes de la mort. Je la desirois.

Colioli ne demeuroid pas dans la maison que j'occupois en entier ; son appartement étoit même assez éloigné du mien : mais dès qu'il me vit malade, il ne voulut pas me quitter. Il m'a rendu des services que je n'oublierai jamais ; il me veilloit jour & nuit , & ne pouvoit se reposer sur personne du soin de ma conservation. La force de mon tempérament, les attentions qu'eut pour moi le généreux Colioli , ma destinée qui me réservoit au bon-

heur dont je jouïs , me rendirent à la santé ; insensiblement je retrouvai mon embonpoint.

Colioli tomba malade de fatigue ; mais cette maladie dura peu , & nous nous trouvâmes en état de suivre M. de Barfon.

Je voulois passer à la Chine , j'aurois peut-être bien fait ; je n'en fais rien ; Colioli s'y est opposé , & je suis restée en Italie.

Cependant j'étois seule en ce pays , sans autre apui que mon généreux ami ; je résolus d'écrire à M. leBarrois , & de le prier de me faire toucher quelque argent , parce qu'enfin il étoit tems de rendre à Colioli tout l'argent qu'il avoit avancé pour moi , & de reconnoître ses services.

Je ne lui en parlai pas , il m'auroit empêché de faire venir de l'argent , je connoissois trop sa générosité.

La

La lettre partit , & peu de tems après je perdis le meilleur de mes amis.

Un jeune étourdi , soit disant neveu d'un Cardinal , s'avisa de me trouver jolie. Il ne m'avoit vûe qu'une fois par hazard.

A l'heure que j'y pensois le moins , je vis entrer dans mon appartement une de ces femmes dont le commerce est de vendre aux jeunes gens les faveurs des belles qui ont le malheur d'être connuës de ces misérables.

On les apelle des Duegues ; elles sont très-communes en Italie ; les maris les préposent pour surveillantes à l'honneur de leurs femmes , & se croient bien en sûreté.

La Duegue donna des loüanges infinies à ma beauté ; Colioli étoit présent : elle m'offrit ses services , elle travailloit en linge , disoit-elle , & elle me présenta un diamant
de

de la dernière beauté, dont elle vouloit se défaire.

Colioli qui faisoit jusqu'aux moindres occasions de me faire plaisir, marcha da ce diamant. Je lui défendis de l'acheter, nous nous disputâmes un peu de tems, le diamant resta à la vieille qui sortit à l'instant.

Je fus fort surprise en regardant sur ma toilette d'y voir le diamant & un billet plié.

Je quéréllai Colioli, il me jura qu'il ne l'avoit point acheté; j'ouvry le Billet. Lisons.

MADAME,

» On ne voit pas une person-
 » ne comme vous impunément.
 » Je brûle de l'amour le plus ar-
 » dent; recevrez-vous les vœux
 » d'un jeune Seigneur qui veut
 » vous rendre heureuse? Ne re-
 » fusez pas le diamant que vous
 » don-

» donnera la Duegue *Belly* ; c'est
 » une foible marque de l'envie que
 » j'ai de vous plaire. Si vous étiez
 » témoin de mes transports ! .. que
 » nous passerions d'heureux mo-
 » mens!.. Adorable étrangère , ac-
 » ceptez mon cœur , & ne me fai-
 » tes pas languir dans l'attente d'u-
 » ne félicité qui s'annonce dans
 » vos yeux , & qui remplit mon
 » ame de volupté.... je jôuis en
 » vous écrivant d'un plaisir au-
 » quel il ne manque que la réa-
 » lité : je vous vois ; vous ne quit-
 » tez pas mon imagination ; je
 » me prosterne à vos genoux... Je
 » vous offre un encens délicieux...
 » Permettez-moi , mon adorable ,
 » d'aller vous donner chez vous
 » des preuves réelles de la viva-
 » cité de mon amour ; je suis fin-
 » cère , qui plus est , discret au
 » dernier point... Je compte sur
 » votre tendresse ; je finis ma let-
 » tre,

» tre. Adieu, belle Reine, dor-
 » mez bien tranquillement... Non...
 » Songez à moi... Que je serois
 » heureux si je pouvois reposer
 » dans le sein de votre amour...

LE DUC DE MONTE-MINERVA.

Oùais, s'écria Colioli en éclatant de rire; Son Excellence s'évertuë; le joli petit Seigneur de prétendre gagner par un diamant un cœur que tous mes respects n'ont pû soumettre... Qu'en dites-vous, Madame? Je ris comme une folle de la manière dont ce petit Duc s'explique, lui répondis-je sur le même ton; il est admirable avec son imagination... Ha, ha!... laissez-moi faire, mon cher Colioli, il a affaire à forte partie...

Je le fais par expérience, reprit l'Italien, mais prenez-y garde, Madame, les Seigneurs en ce pays ne se menent pas comme vous pensez; ils réussissent par la force,

ce,

ce , lorsqu'on ne favorise pas leurs desirs de bon gré ; vous n'êtes pas ici en France , je vous en avertis... Que faire donc , lui repartis - je ? Le voici , me dit Colioli ; la Duegue ne manquera pas de venir demain jouir du succès de sa fourberie ; rendez - lui le diamant & la lettre , & congédiez-la de façon à lui ôter l'envie de revenir une autre fois : ne sortez que rarement ; ne souffrez aucun étranger dans votre maison, & prenez soin vous-même de fermer vos portes , après une visite exacte de vos appartemens.

Ce conseil me parut bon ; Colioli dina avec moi , & sortit pour affaires ; la Duegue entra un moment après ; je lui expédiai son congé promptement , & je ne l'ai pas vûe depuis.

Le lendemain le Duc de Monteminerwa vint sur le soir , & se fit

fit annoncer ; je fis dire que j'étois sortie , & que je ne revien-drois point si-tôt ; en même-tems je commandai qu'on ne le laissât jamais entrer chez moi.

Il a envoié, il est venu lui-même plusieurs fois ; la porte lui a toujours été refusée ; je n'y étois jamais pour lui.

Piqué de cet affront , qu'il prétendoit fait à sa dignité , il fit assiéger ma porte par quelques-uns de ses gens , pour découvrir si je n'aurois pas quelque intrigue secrète , & en même-tems s'il ne seroit pas possible de m'enlever.

On lui rapporta qu'il entroit chez moi régulièrement deux fois par jour un jeune homme qui paroïssoit de condition , & qu'il y restoit fort long-tems.

(Ce jeune homme étoit Colio-li.) Cette découverte anima la fureur jalouse du Duc ; il apôta des gens ,

gens , qui quelques jours après assassinèrent Colioli comme il sortoit de chez moi. Ce meurtre fit quelque bruit , j'envoiai mon laquais pour savoir ce que c'étoit , il me raporta la funelle nouvelle de la mort de mon cher libérateur. Que devins-je !.. Grand Dieu !.. Les méchans couronneront-ils toujours leurs crimes par le succès ?..

Je crus ne point survivre à Colioli ; je tombai dans un profond évanouissement ; ma femme-de-chambre sortit avec précipitation pour appeler un Médecin à mon secours ; le Duc qui étoit toujours sur les voies , profita de l'imprudence de ma fille-de-chambre , qui avoit laissé la porte ouverte ; il faisoit nuit : ma maison fut remplie en un instant des gens du Duc , & ils étoient sur le point de m'enlever lorsque M. le Barrois arriva.

Il n'eut pas de peine à dissiper
II. Partie. N des

des gens que le remords de leur crime agitoit , aussi-bien que la crainte d'être découverts ; il m'arracha des mains du Duc , qui m'enlévoit toute évanouïe , il le blessa ; les autres prirent la fuite ; deux Laquais emportèrent Son Excellence ; le calme succéda à cet orage affreux ; ma maison fut fermée , & quand je revins à moi , je me trouvai seule entre les bras de mon cher ami M. le Barrois.

Le premier transport d'une joie imprévûë est souvent plus funeste que l'excès d'une douleur amère ; je tombai évanouïe , on me secourut ; je repris mes sens. . . Que vois-je ? . . . M. le Barrois. . . Cela ne se peut. . . C'est lui-même. . . Ha ! généreux ami ! . .

On me dit le risque que j'avois couru , & comment M. le Barrois s'étoit trouvé assez à propos pour me délivrer.

..... Je

Je le voïois , je croïois encore me tromper ; j'accusois mes yeux de mensonge ; je lui fis mille questions ; je me précipitai dans ses bras ; je ne me lassoïis pas de lui parler , & je ne lui disois rien. . .

Ce premier transport passé , le souvenir de la perte que je venois de faire ce retraça à mon imagination avec horreur ; je n'envisageai la mort de Colioli que comme le dernier coup d'une main qui veut nous abîmer. . .

Je racontai à M. le Barrois tout ce qu'il avoit fait pour moi ; il admira sa générosité , donna à sa mémoire des pleurs sincères. . . Triste devoir que l'on ne rend souvent que trop tard à la vertu.

M. le Barrois me dit , que ne recevant aucunes de mes nouvelles , il m'avoit crû ensevelie sous les flots de la mer ; qu'il avoit même fait dire des Messes aux Cordeliers

pour le repos de mon ame. Qu'il avoit été enchanté de ma dernière Lettre, & de me savoir en Italie, & que sur le champ il avoit pris la poste. Qu'il falloit quitter Rome & revenir à Paris; que mon pere avoit cédé à la destinée, qu'il avoit liquidé mon bien, & que je me trouverois avec vingt-cinq mille livres de rentes d'un bien clair & net. Que Paris étoit l'endroit du monde où je pourrois le mieux apprendre ce qu'étoit devenu mon mari....

J'aprouvai tout ce que voulut M. le Barrois, & à quelques jours de-là je quittai l'Italie, qui m'étoit en horreur depuis la mort de mon cher Colioli.

Arrivée à Paris, j'ai mené la vie de veuve, ensévelie dans mes chagrins, j'ai renoncé au monde; Mr. & Madame le Barrois ont fait seuls toute ma compagnie; j'ai éprouvé
jus-

jusqu'où pouvoit aller l'amitié dans des cœurs vertueux ; je les aime , je leur dois plus qu'à ceux qui m'ont donné le jour.

Il y avoit trois ans que je languissois dans ma triste retraite , lorsqu'on a parlé d'une Mission qui devoit être remplie par un Religieux porte sac.

Un tressaillissement involontaire que j'ai senti à cette nouvelle , a été comme l'heureux présage du bonheur dont je jouïs.

Je volai à la Paroisse , j'ai vû ce Missionnaire... Ciel !... C'est M. de Barfon... Mon cher époux... Je me suis troublée , mon cœur étoit dans la Chaire , mes sens ont suivi le Missionnaire , mon corps est resté sans mouvement.

La vûe de ce charmant Prédicateur a fait sur moi le même éfet toutes les fois que j'ai été à son Sermon ; mon ame étoit agitée ,

j'éprouvois ce trouble enchanteur produit par l'amour.

J'ai reconnu dans les yeux de mon cher Barson cette douce langue qui exprimoit si éloquemment ses déplaîsirs secrets. Que je le trouvois aimable ! .. Qu'il étoit séduisant ! Que l'on goûte de volupté dans une réunion aussi inattendue ! .. Que le généreux M. le Barrois sera charmé quand il saura son cher ami de retour , qu'il jouïra de ses embrassemens ! ..

Voilà , Messieurs , ce qui m'est arrivé depuis ma séparation d'avec mon mari ; le ciel me le rend ; je ne crains plus de malheurs. . .

Madame de Barson finit son histoire ; des larmes en abondance coulèrent de ses beaux yeux ; je volai partager ces larmes délicieuses , & m'enyvrer du plaisir d'embrasser mon épouse ; je la tenois étroitement serrée entre

tre mes bras , mon cœur s'unissoit au sien , je lui demandai mille fois pardon de ma barbarie ; elle avoit oublié le passé. Nous ne songeâmes qu'à nous unir , pour ne nous séparer qu'à la mort.

M. le Curé monta dans son carrosse pour aller solliciter notre réunion. M. de Valville nous conduisit dans le sien chez M. le Barrois.

Venez , Muses , trouvez des termes pour exprimer toute la joie que ressentit cet ami généreux à ma vûë ; rendez , si cela est possible , toute l'énergie , la vivacité de ses caresses... Non. Laissez agir le cœur de ceux qui sont sensibles , & qui connoissent la véritable amitié.

La nuit nous sépara , mon épouse resta chez M. le Barrois ; M. de Valville m'emmena à son Hôtel.

On sollicita si vivement une dispense en ma faveur , qu'en un mois

mois de tems il me fut permis de coucher avec ma femme.

Croïez-vous , aimable lecteur , qu'après une absence aussi longue , & aussi cruelle , j'eusse pû tenir un mois contre les tentations de la chair ?... Un mois !... Grand Dieu ! J'en serois mort... Ma chère épouse m'aimoit trop pour me laisser languir si long-tems. Une femme est vertueuse ; mais après tout , elle est de chair. On se permet de petits entretiens ; on soulage le célibat par des têtes-à-têtes , des tendres caresses... Il est plus d'une chambre chez M. le Barrois qui vous en diroient des nouvelles... Mais , j'oublie que j'ai été Moine , & de l'Ordre de Saint François... Ne blesserois-je pas votre pudeur ?... Il est des ames scrupuleuses , des oreilles chastes qui crieront , ha ! le vilain ! comme il dit ce qu'il a fait... L'impie !
il

il scandalise son prochain... J'ai tort. Je goûte ce que le plaisir a de plus voluptueux.

Ami, voulez-vous en éprouver les douceurs?..

Mariez-vous... Fi, me marier... :

Moi... Engager ma liberté... Avoir toujours la même femme... Hé!

que deviendroient les plaisirs?... :

L'inconstance ne produit que des chagrins; amorcez la volupté par

quelque prudente retraite; votre

femme en boudera : laissez-là;

faire; revenez partager avec elle

les fruits d'un célibat de quinze

jours; vous ne la trouverez que

plus aimable... Si je vous ai en-

nuïé, cher lecteur, j'en suis fâché

pour vous, quant à moi je me suis

réjoüi... Adieu; jusqu'au revoir...

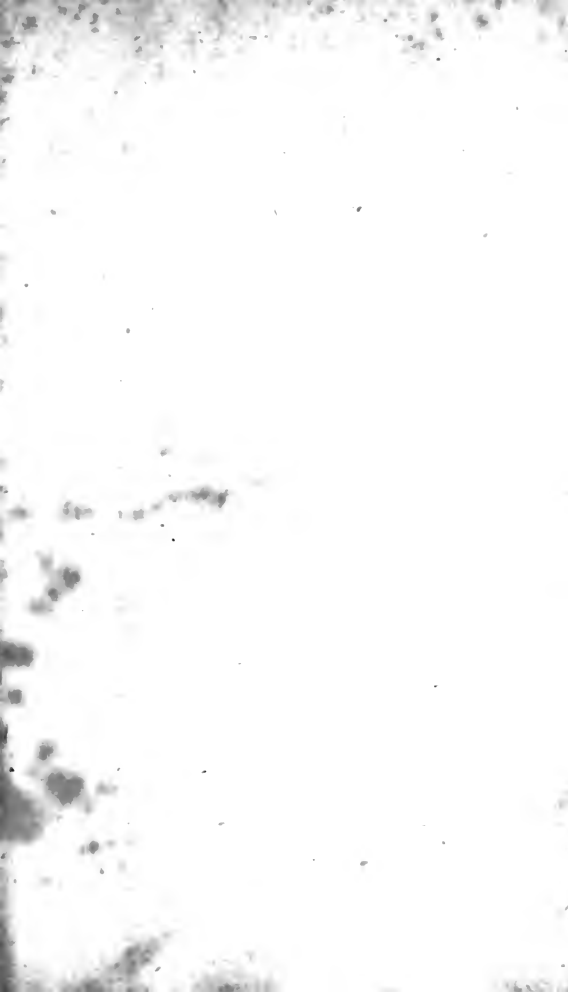
F I N.



1. The first part of the paper is devoted to a general discussion of the problem of the existence of a solution of the system of equations (1) for arbitrary values of the parameters α and β . It is shown that the system has a solution for arbitrary values of the parameters α and β if and only if the condition $\alpha + \beta = 1$ is satisfied. In this case the solution is unique and is given by the formula

521









**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The
Universit
De**

--	--	--

new

